à Jean-Maurice et à
Suzanne Limouzi
et aux petits Limouzi
présents et à venir

[illegible signature]

EN GUERRE

DE L'AMBULANCE A L'HOPITAL

Dr Maurice LIMOUZI

EN GUERRE

DE L'AMBULANCE
A L'HOPITAL



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
7, RUE CORNEILLE, 7

1917

LE COMMANDANT MEINHARDT

L'ordre nous était venu d'attaquer.

Alors, d'une seule étape, nous franchîmes les quarante kilomètres qui nous séparaient de la frontière belge. Cette journée fut terrible. Nous étions partis dans la nuit; et dès huit heures du matin, l'implacable soleil d'août dardait sur nous ses rayons torrides. Nous marchions dans une poussière épaisse comme un brouillard et âcre comme une fumée. Une soif inextinguible nous brûlait.

Dans la traversée des villages, malgré la défense, c'était la ruée aux fontaines; à peine remplis les bidons se vidaient. Les chefs laissaient faire; et la marche était lente et monotone, à peine stimulée par la proximité de l'ennemi qui d'ailleurs se dérobait.

Vers le soir, en approchant de Longwy, nous perçûmes nettement le bruit grave des pièces de siège qui se répondaient. Et dans la nuit qui venait parut la lueur sinistre de l'incendie. Imprécise d'abord, perceptible seulement comme une pous-

sière rougeâtre, puis comme une traînée sanglante sur le bleu sombre du ciel, ce fut bientôt une impressionnante clarté; et comme nous arrivions sur le plateau après avoir gravi les pentes qui dominent Longuyon, nous vîmes distinctement les gerbes de flammes rouges et jaunes qui jaillissaient au-dessus du brasier. Longwy flambait tout entier comme une meule, et l'incendie était si violent à ce moment qu'il éclairait à trois lieues à la ronde comme une torche gigantesque. Seule la voix des gros canons qui grondaient par intervalles, entrecoupait le silence de cette nuit tragique.

Nous pressentions un piège. Cette marche anormale, exceptionnellement rapide, sans combat, sans contact avec l'ennemi nous inspirait une secrète méfiance. Nous avions occupé Vil..., petit village à quatre kilomètres environ à l'ouest de Longwy. A notre gauche, quelques fusillades isolées avaient encore accru nos appréhensions.

Nous ne nous disions rien. Mais nous pensions que l'ennemi avait dû nous attirer sur un terrain, préparé pour mieux nous faucher. Nous ne pûmes dormir. Ce duel ininterrompu du canon, les coups de fusil de temps en temps, les allées et venues de troupes, au loin les galopades, le ronflement des autos, la rumeur sourde des convois, tout cela, et la proximité des Boches nous tenait éveillés.

Aussi ce fut un soulagement, lorsqu'au petit jour nous prîmes nos positions devant le village.

*
* *

De bonne heure, les fusillades avaient éclaté devant nous et autour de nous, rageuses et nourries; et tout de suite la cadence si carastéristique des mitrailleuses s'était ajoutée aux bruits étranges du combat; les cris, les commandements, les coups de sifflets, les hennissements nous arrivaient lointains. Sur Longwy, les pièces de siège ne tonnaient plus. A cause de la brume épaisse qui couvrait la campagne notre « 75 » ne donnait pas encore. Soudain, la brume se fondit et le soleil inonda de sa lumière crue tout le champ de bataille. Alors, les canons pétaradèrent effroyablement. Ce fut sur nous l'avalanche des shrapnells ennemis. Surpris, mal aguerris, démontés par cette musique inconnue et par la chute de quelques camarades, nous reculâmes...

Mais, le commandant Meinhardt était là; et nous avions confiance en lui. Grand, maigre, le cheveu rare, le sourcil broussailleux, la moustache longue et blonde, l'œil bleu perçant et autoritaire, le nez droit et fort, la parole brève, précise et rare, musclé, alerte, insensible à la fatigue, tel était le commandant Meinhardt. Il nous était arrivé du

Maroc l'année précédente avec un peu de fièvre et beaucoup de gloire. Il s'était en effet particulièrement distingué dans les luttes autour de Fez et de Marrakech et il avait conquis là-bas son quatrième galon et la croix de chevalier de la légion d'honneur. On savait au bataillon que sa famille, d'origine alsacienne, avait en 1870 abandonné tous ses biens pour rester française et s'était fixée quelque part en Meurthe-et-Moselle tout près de la frontière. Le jeune Meinhardt avait été élevé dans l'espoir et le culte de la revanche. Aussi abhorrait il tout ce qui était allemand et avait-il bondi de joie à la mobilisation, à la déclaration de guerre et à la marche à l'ennemi...

Aux premiers obus allemands, il avait vu nos rangs fléchir et se désagréger. C'était pour nous tous le baptême du feu ; et quel baptême ! Un déluge ! Aussi, inconsciemment, malgré nous, sous la rafale, nous tendions le dos et nous baissions la tête ; quelques-uns avaient reculé. Alors, simplement, Meinhardt s'était porté en avant, et de la parole, du geste et de l'exemple, il avait ramené les fuyards et encouragé les poltrons. Avec un calme imperturbable, il avait continué à donner ses ordres. Et nous revenions vers le village, comme à la manœuvre, laissant pourtant pas mal des nôtres sur le terrain.

Le commandant gardait son sang-froid et indiquait les nouvelles positions à prendre.

Les obus maintenant tombaient sur les maisons allumant autour de nous des incendies, démolissant les toitures, perçant les murailles, faisant écrouler les granges, chassant les habitants affolés qui se terraient dans les caves ou s'enfuyaient à travers champs. La lutte s'accentuait et atteignait son acmé.

L'on percevait derrière nous les départs presque simultanés de nos batteries répondant à l'ennemi. Les fusillades se confondaient ; les mitrailleuses crépitaient partout ; les collines voisines faisaient écho ; les bruits se répercutaient et s'amplifiaient dans les vallées ; et, surprise suprême pour notre aveugle confiance des jours précédents, le combat tournait à notre désavantage. Bientôt, les coups de fusil, de notre côté, s'espaçaient ; par moments, nos canons comme épuisés ou dominés se taisaient, tandis que chez les Boches les mitrailleuses, les « 77 » et les « 105 » crachaient éperdument. Et, autour du village, nos troupes effarées et décimées se repliaient en désordre, obéissant à peine à la voix de leurs chefs.

Dans Vil... nous tenions toujours car le commandant était là. Sans souci du danger, il dirigeait la lutte avec le même sang-froid. Les obus tom-

baient dru sur le clocher et sur les maisons; les balles sifflaient à nos oreilles ; bien des camarades étaient touchés. Meinhardt était partout, veillait à tout. Il courait au centre, il ramenait la droite qui fléchissait; il stimulait la gauche qui se débandait; il assurait le transport des blessés vers le poste de secours et trouvait le temps de serrer les mains d'un de ses capitaines qui venait d'être atteint. Nous l'admirions et nous ne lâchions point. Grâce à nos ripostes, vives, précises, ordonnées, et à notre défense habile et méthodique le village tenait encore. Mais sur nos flancs et derrière nous la débacle commençait. L'artillerie qui venait d'être repérée se repliait au grand trot sur le chemin de Tel... à L... pour occuper de nouvelles positions.

Elle bousculait les ambulances et les convois qu'une confiance téméraire avait imprudemment approchés. Et maintenant l'infanterie lâchait pied. Il était dix heures du matin. La partie était perdue...

Il fallut nous replier aussi. L'ordre nous enjoignait de couvrir Tel...

Meinhardt pâlit. Et sans hâte, à regret, il donna ses instructions aux commandants de compagnie. Tandis que nous reculions, le fusil haut levé nous brûlant les doigts à force d'avoir tiré, lui ne bougeait point. Il restait accoudé à une petite haie de

bois enclosant un modeste jardin. Insensible à la grêle de projectiles qui s'abattait autour de lui, et comme s'il cherchait la mort, il contemplait, immobile, l'une des dernières maisons du village et semblait ne point voir les restes de son bataillon décimé qui continuaient à combattre. La petite maison était jolie avec ses contrevents verts, son jardinet bien cultivé, son verger aux pruniers chargés de fruits. Les fenêtres étaient restées entr'ouvertes et le soleil du matin y pénétrait, éclairant une de ces vieilles chambres d'acajou si chères à nos grand'mères.

Soudain un obus, puis deux, puis trois; un éboulis de pierres et de tuiles, un nuage de terre et de plâtre. Nous crûmes le commandant enseveli sous cet écroulement. Un cri nous échappa et nous nous précipitâmes. Point. Meinhardt revenait vers nous, pas à pas, posément, pensif, les yeux vagues, regardant au loin. De la maison, il restait des coins de toit et des pans de murs. Les meubles et la charpente brûlaient; le jardinet disparaissait sous les décombres. « Mais, mon commandant, vous allez vous faire tuer » criait notre capitaine. Meinhardt, comme sortant d'un rêve, avait essuyé machinalement du revers de sa manche couverte de plâtras deux larmes qui coulaient sur ses joues tannées de soldat colonial et il répondit assez haut

pour que je puisse l'entendre : « Qu'importe maintenant, mon pauvre ami ! Ils viennent de détruire la maison de mes vieux parents. C'est là que j'ai passé mon enfance. Mes souvenirs les plus chers gisent sous ces pierres. C'est toute ma jeunesse, tenez, qui brûle en ce moment. »

* * *

La mort ne voulut pas de lui ce jour-là. Son extraordinaire bravoure lui valut une citation à l'ordre de l'armée et le grade de lieutenant-colonel. Il nous quitta.

Or, un soir de décembre 1914, en lisant un journal tombé je ne sais comment entre mes mains, je lus : « Nous apprenons la mort d'un officier de haute valeur et de grand avenir, le lieutenant-colonel Meinhardt, tué à la tête de son régiment dans un des combats qui se livrent actuellement en Flandre. »

Et dans le jour gris de décembre, je revis le beau matin d'août et la petite maison de Vil... s'écroulant sous les obus tandis que notre commandant songeait à ses vieux parents et à son enfance lointaine...

MADEMOISELLE DE BELORGE

Mademoiselle de Belorge était dans la bonne Croix-rouge, dans celle qui travaille obscurément et courageusement, sans flirts, intrigues ni caquetages. D'ailleurs, grande, forte, masculine, sans grâce et ayant coiffé Sainte Catherine depuis au moins dix ans, elle se savait peu séduisante et semblait en avoir pris son parti sans l'amertume ordinaire aux vieilles filles. Elle n'était ni tatillonne, ni grincheuse, ni dévote. Dans ce grand hôpital de 1.500 lits, elle s'occupait spécialement des contagieux. Pour cette tâche ingrate, les volontaires n'abondent pas. Des contagieux! Pendant la guerre! C'est sale, mal peigné, abruti, délirant, barbouillé d'excréments, souillé d'urine; il n'y a pas à faire de jolis petits pansements; pas de visites de grands chefs pour eux, pas de décorations, pas d'attentions parlementaires, ni de sollicitudes ministérielles. C'est bête, ennuyeux, triste, sans intérêt et sans gloire. Ce sont des parias. Aussi faut-il pour accepter de les soigner un enra-

gement de dévouement bien installé dans un cœur solide et dans une belle conscience.

J'admirais mademoiselle de Belorge comme tous ses malades l'admiraient. Je savais un peu son histoire : mobilisée dès les premiers jours de la guerre à l'hôpital de C... tout près de la ligne de feu, elle y avait soigné les pitoyables blessés du début au milieu du désarroi de la retraite. La veille du jour où les Allemands devaient envahir et incendier C... elle s'était embarquée sur un train à bestiaux avec trois compagnes et ses derniers blessés. Et sept jours durant, ballotée de gare en gare, elle les avait accompagnés, maternellement dorlotés, ravitaillés et pansés au milieu des conditions les plus dures et les plus ignobles pour une femme habituée au luxe et au bien-être. L'exode avait pris fin à Hendaye où elle était restée un mois. Puis elle avait été désignée soudain pour notre hôpital de contagieux. Alors, elle s'était attelée à la tâche et nous disputait chaque jour à la mort.

Les médecins débordés et surmenés lui confiaient des besognes mutiples devant lesquelles elle ne renâclait jamais. Tôt levée, mangeant et dormant à peine, ne quittant point ses chers malades, elle vivait dans les services. Pourtant elle ignorait bien des petits détails de son dur métier

d'infirmière qu'elle n'avait guère appris que dans les livres. Et comme elle avait confiance dans le peu de lucidité qui restait à ma carcasse diplômée, elle venait me demander des conseils et extrayait de mes 40 degrés des pronostics, des traitements, voire même des diagnostics.

Un jour, au milieu de mon subdélire je saisis que le médecin qui me traitait désirait faire faire l'examen de mon sang et qu'il fallait me poser une ventouse scarifiée. Peu après, mademoiselle de Belorge arrivait près de moi avec un verre, un peu d'ouate et d'éther, une lampe à alcool et un énorme rasoir dérobé sans doute à quelque nettoyeur de tranchées. J'avoue que ce rasoir me tira de ma torpeur et j'émis des doutes sur la valeur de son tranchant et l'asepsie de sa lame. Je parvins à convaincre mademoiselle de Belorge qu'à défaut d'un scarificateur, le moindre bistouri serait préférable. Elle réussit péniblement à en trouver un abominablement dentelé d'ailleurs. Enfin, je suggérai de le passer à la flamme et j'eus ainsi un peu calmé mes scrupules aseptiques.

Alors je présentai aussi décemment que possible mon dos à l'opératrice.

Tentative de pose de ventouse. Pas de succès. Nouvelle tentative. Même échec. J'indique qu'il convient sans doute de rapprocher de mon échine

ouate et ventouse. Victoire... Je sens l'impression caractéristique d'attraction de la peau dans le verre.

Puis, la ventouse enlevée, la contact désagréable du bistouri crissant qui me taillade l'épiderme. Repose de ventouses. Pas de sang. Incisions trop timides. Nouvel essai. Nouvelles morsures du bistouri ébréché. Enfin, le sang se décide à couler dans le verre. Mademoiselle de Belorge eut un cri de joie. Pourtant la pauvre fille semblait ennuyée de m'avoir torturé. Elle pansa mes incisions avec conscience et s'en fut vers d'autres patients.

Une demi-heure après, elle rentrait dans ma chambre, rouge, les cheveux en désordre, le petit bonnet sur l'oreille, le tablier taché et froissé, mais souriante et triomphante : « Vous savez, docteur, ça va très bien, les ventouses scarifiées maintenant. Mais je peux vous l'avouer à présent : je n'en avais jamais fait. J'ai commencé par vous. Je me suis dit : il me montrera si je me trompe ; tout ira bien pour les autres. Et il ne m'en voudra pas... » Et elle s'enfuit en riant...

Certes non, je ne vous en veux pas, bonne demoiselle. Votre bistouri était ébréché ; votre maladresse était celle de l'inexpérience. Mais votre immense bonté et votre beau dévouement ont depuis longtemps effacé les petites cicatrices

qu'avaient tracées votre main d'apprentie. Et, j'ai appris avec joie qu'on avait reconnu votre grand mérite, en vous accordant cette croix de guerre, qu'au moins, on n'a pas prodiguée pour les femmes.

PAYSAGE MEUSIEN

Après deux mois de dure campagne, l'on nous avait envoyés, éreintés, en réserve derrière Clermont-en-Argonne, dans le calme d'un petit village meusien, Lavoye. Quelques maisons, au centre du village, avaient été détruites par l'incendie, la pioche ou les obus. A la périphérie, presque toutes les maisons avaient échappé au pillage et à la destruction. Nous avions pu nous y loger et nous coulions, dans ce coin ignoré, des jours tranquilles, à l'abri des « marmites »...

Au loin nous entendions les sourds grondements de l'artillerie lourde se répercutant à travers les bois dont les masses vertes, sombres, serrées et profondes semblaient des colonnes d'infanterie accrochées aux collines. Plus près de nous éclataient les départs brefs et rageurs du 75 et, quand le vent portait, les coups stridents et rythmés des mitrailleuses. Avec une régularité d'horloge, matin et soir, un taube nous survolait très haut. Quelques autos, des tranchées abandonnées autour du

village, des passages successifs d'artilleurs allant au ravitaillement, telles étaient pour nous les seules manifestations de la guerre. Et après la tempête, après les ardeurs, les angoisses, les privations, les fatigues et les dangers de la lutte du début, c'était le repos, le « dolce far niente », l'intermède inattendu dans le grand drame.

Dans la maturité du jour, vers trois heures après-midi, j'avais gravi le chemin rocailleux qui monte vers Julvécourt et domine la vallée. Les routes des canons y ont creusé des ornières profondes et l'herbe ne pousse plus sur les bas-côtés. Attila est passé par là. Dans un ciel d'une idéale pureté, bleu pâle, sans nuages, le soleil d'automne resplendissait. A peine si, à l'horizon lointain, du côté de Verdun, quelques grisailles apparaissaient sur lesquelles un ballon captif mettait sa tache ronde et jaune. Tout près, dans les buissons et dans les haies, les piailleries aiguës des oiseaux dominaient. Dans l'air léger, comme liant des invisibles, les fils de la Vierge se balançaient, ténus et argentés. A mes pieds, comme un large tapis vert, s'étendait la plaine coupée en son milieu par les serpentements de l'Aire limpide où se jouent la truite et le goujon. Au bord de la rivière dont l'eau murmure sur le cailloutis, les saules feuillus, aux troncs tourmentés et trapus recourbaient leurs

branches en orbes gracieuses et régnaient sur les ronces fleuries et l'entremêlement des joncs chevelus. Sur le vert des prés où paissaient les vaches paisibles et où bondissaient de jeunes poulains efflanqués, les fleurs semaient leur multitude colorée.

Au fond, dominant la masse sombre des bois qui couronnent les crêtes de l'Argonne, s'érigeait le dôme qui surplombe Clermont, imprimant sur l'azur du ciel, les dentelures de ses pins mélancoliques et de ses peupliers sveltes et fiers. Les fumées des cantonnements montaient dans l'air. Les autos en vitesse et les lourds convois soulevaient d'épaisses colonnes de poussière blanche, au loin, sur la route de Verdun. Le roulement ininterrompu de ces convois, les bruits des marteaux de forges voisines, le brouhaha confus des conversations m'arrivaient atténués mais pourtant admirablement précis, mêlés aux grondements de la canonnade, aux hennissements des chevaux, aux commandements d'unités à la manœuvre, aux cris des conducteurs stimulant leurs bêtes, aux jappements des chiens, aux voix des enfants jouant à la guerre...

Autour de Froidos aux toits rouges et au fin clocher ardoisé, bourgade pelotonnée dans la vallée tranquille, les parcs réunis faisaient des taches

mouvantes et indécises. Çà et là, sur la plaine uniforme, des bouquets d'arbres, sentinelles avancées de l'Argonne voisine, flanc-gardes des bataillons sylvestres rangés sur les pentes; dans les champs, quelques paysans indifférents à la mitraille, sarclant, labourant, ramassant les pommes de terre, courbés du même amour vers ce sol tant disputé.

Et tout cela respirait, vivait et travaillait dans un calme merveilleux, dans une atmosphère d'une pureté infinie et d'une idéale transparence dans la paix sereine et grandiose de la nature radieuse et triomphante, tandis qu'au delà de Clermont l'œuvre de mort impie des hommes affolés se continuait sans trêve, âpre, ardente, implacable...

Octobre 1914.

*
* *

LE HÉROS DE LA DUCHESSE

La petite duchesse de Rajac présentement infirmière-major au temporaire 628 de la 35e région possédait un héros dans ses salles. Par ces temps d'héroïsme, à la vérité, il est assez fréquent d'en avoir un à soigner. Toutes les infirmières vous le diront. Mais ce qui est moins facile c'est de le faire décorer. La petite duchesse y était pourtant arrivée. Son héros, le sergent Balandard — car on peut s'appeler Balandard et être un héros — avait, avec trois poilus capturé une patrouille boche composée de dix hommes. Balandard ne s'en était d'ailleurs pas tiré indemne. Une balle lui avait fracturé l'humérus et paralysé le nerf radial. C'est ce revers de l'héroïsme que ne connaissaient pas ceux de la guerre de Troie qui avait valu au sergent de rester quelques mois aux soins de la duchesse. Balandard qui était jeune, beau garçon et qui (étant né rue Lepic) avait du bagout, plut à la duchesse à un point qu'on ne saurait dire. Et le général commandant la 35e région n'eut pas un

jour de tranquillité tant qu'il n'eut pas ajouté sous la citation du héros ces mots fatidiques : « proposé pour la médaille militaire »...

Le ministre avait signé. Le grand jour était arrivé. On décorait Balandard. Le grand casino de Mandoul-sur-mer — le temporaire 628 s'il vous plaît — était en effervescence. Tous les blessés avaient été descendus dans le grand hall et rangés au fond en demi-cercle ; devant eux, quelques fauteuils pour les autorités, et en face, des chaises, des bancs, des bahuts chargés de monde ; toutes les bonnes amies de la duchesse convoquées pour la circonstance, des enfants, les jeunes filles de la région, un déluge de toilettes aussi délicieuses que possible par ces temps de marasme couturier, quelques poilus en permission, de vieux messieurs très chics, de rares étrangers plus ou moins neutres fidèles à la station, de tout jeunes gens plus ou moins boy-scouts ou aides de Croix-rouge, quelques officiers en convalescence, bref tout le public habituel de ces solennités.

Sur une table discrètement effacée du côté des blessés des bouteilles au goulot doré et des gâteaux en piles. Au milieu du cercle, un piano à queue, immense et bête, traîné là à grands frais. Pardessus tout un soleil radieux. Et partout, papotant, s'éventant, se trémoussant, serrant des mains,

donnant des baisers aux enfants, plaçant ses connaissances, souriant à tous, bonimentant, heureuse, débordante de joie, de fièvre, d'activité et d'importance, la petite duchesse tenait le milieu entre l'impresario et le chemin de fer de ceinture. « Pardon, disait-elle soudain, le général arrive. » Et partant en coup de vent, fendant la foule, elle se précipitait, flanquée de ses aides, — essaim bruyant d'infirmières blanches, — vers le général qui entrait. Il était accompagné du médecin-chef, un vieux bedonnant et ventru et de l'officier d'ordonnance impavide, correct comme une gravure de modes et solennel comme un paon. Puis arrivaient successivement le préfet, un grand brun, chauve, au lorgnon impératif et à la poignée de mains facile. Puis quelques moindres personnages, un colonel d'artillerie apoplectique, un médecin principal gigantesque et embarrassé, trois ou quatre aides-majors bavards et irrévérencieux. Et l'office commença.

Le médecin-chef lut la citation et bredouilla quelques compliments blasés. Balandard, raidi, les talons joints, un bras en écharpe, rouge comme une tomate, intimidé par tous les regards aurait bien voulu être à cent pieds sous terre. La duchesse à côté de lui, délicieuse et parfumée ajoutait encore à son trouble. Ce fut pis encore lorsque le général, s'approchant de lui, commença un discours. Evo—

quant tour à tour les hauts faits du héros, sa blessure, la vie des tranchées, la nécessité et la grandeur de la lutte, il termina : « L'Allemagne comme une pieuvre étendait ses bras tentaculaires sur la France; mais voici que va luire sous l'aurore de la délivrance, le soleil de la liberté, et les lauriers de la paix fleuriront au bec de la colombe! Allons, guérissez-vous vite, mes chers amis, pour abattre définitivement ces sales têtes de Boches! En vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, sergent Balandard, je vous décore de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme. » Tout le monde était debout, le général donnait l'accolade à Balandard pourpre et défaillant. La duchesse trépignait de joie, les enfants hurlaient, toutes les mains applaudissaient. Dans un coin les jeunes aides-majors riaient ; l'un d'eux disait à son voisin : « c'est la dixième fois que j'entends le même discours du général. Il ne sait bien que les deux dernières phrases! » Et au piano, une des jeunes filles massacrait la Marseillaise sur un clavier écœuré... Ce fut le tour du préfet qui, selon la tradition, parla de « la sollicitude et de la reconnaissance de la République pour ceux qui versent leur sang pour le triomphe du droit et de la justice. » A peine eut-il fini au milieu d'applaudissements nouveaux que les bouchons des bouteilles dorées partirent au pla-

fond et que le mousseux pétillant remplit les coupes.

Ce pendant le pharmacien et un infirmier du 628 s'attaquaient à une sélection du « Faust » de Gounod. Méphistophélès le bras tendu vers le général tout blanc et le préfet chauve hurlait à Faust médusé : « La jeunesse t'appelle, daigne la regarder! » Les aides-majors pouffaient.

Balandard ému et larmoyant faisait de prodigieux efforts pour ingurgiter tout ce que lui prodiguait la duchesse : vins capiteux, bonbons et gâteaux. Au pharmacien, succéda au piano la duchesse elle-même qui chanta d'une voix enflammée et convaincue : « Viens avec nous, petit » et ne fit pas oublier Delna. Puis d'autres passèrent et d'autres encore. Ce fut une épouvantable soirée cacophonique. Le général et le préfet, le colonel et le principal s'étaient éclipsés. Quelques blessés valides et une demi-douzaine de boy-scouts engloutissaient méthodiquement les reliefs des gâteaux et les fonds de bouteilles; derrière les gros piliers du fond, deux sous-lieutenants embrassaient des jeunes filles. Et la duchesse au comble du ravissement promenait de groupe en groupe son héros embêté et gavé comme une oie du Périgord, tandis que sur la mer bleue, de ce bleu sombre des fins de jours, le soleil se couchait dans un poudroiement d'or...

Le lendemain matin, l'infirmier de visite vint dire à la duchesse : « Madame, le sergent Balandard a eu une indigestion cette nuit. » « Ah! dit froidement la duchesse, cela n'a pas d'importance. » Et, elle termina sa lettre au général pour lui recommander le cavalier Lidoire, un nouveau héros qui avait perdu une jambe à Verdun. Balandard n'était plus intéressant. Il était décoré!...

*
* *

LE CAFARD

Je sais quelque chose de plus terrible, de plus impressionnant, de plus stupéfiant, de plus dangereux, de plus déplorable, de plus infernal, de plus indigeste, de plus nocif, de plus insupportable et de plus colossal que tout ce qui est boche; c'est « le cafard ».

Cette affection si particulière, si tenace, si agaçante par ses paroxysmes et si ennuyeuse par ses récidives est réfractaire à tous les vaccins. Le « cafard » est maître à certaines heures, chez le troupier français. Et nous l'avouons sans honte, nous l'avons connu sur notre sol, ce « cafard » empoisonnant, comme nos aînés l'ont connu autrefois dans le bled marocain, dans la brousse de Tenkadogo, sous les murs d'Abécher et sur les bords du Tchad ou du Fleuve Rouge.

« Le moral est bon » disent les journaux. Parbleu oui! le moral est bon. Cela veut dire que tous, du général en chef au plus petit et au plus jeunet des biffins de seconde classe, nous croyons à la

victoire. Nous sommes sûrs que les boches succomberont. Notre confiance est forte. Nous sentons qu'il ne faut pas lâcher parce que le taureau s'épuise peu à peu en assauts furieux. Pour nous c'est un peu de la joie et de l'enthousiasme sacré des Volontaires de 1792 qui nous anime et nous galvanise. Nous connaissons, certes, la justice et la beauté de notre cause. Nous savons que nous avons avec nous le bon droit comme toujours, et, pour une fois, la force. Nous savons aussi que nous luttons pour la conservation de nos foyers, de notre sol, de nos mines, de nos usines, de nos fermes, de nos vignobles, de notre culture artistique, littéraire et scientifique, de notre patrimoine national; pour que nos enfants ne soient point soumis à l'odieuse déformation de l'esprit germanique, pour qu'ils ne vivent pas sous la menace perpétuelle de la guerre qui empoisonna notre adolescence et notre âge mûr, pour qu'ils gardent notre langue et nos coutumes, pour qu'ils soient tranquilles enfin et vivent heureux en libres citoyens d'un pays libre qui ne veut pas mourir et ne veut pas cesser d'être un grand pays.

Mais, il est des moments, dans les tranchées, dans les bois, sur les routes, au cantonnement, dans les cagnas improvisées, dans la tristesse poignante d'une maison pillée, au lendemain des per-

missions, n'importe où et n'importe quand d'ailleurs, au cours du lent égrènement des heures monotones, où le « cafard » persécuteur nous étreint. Nous revoyons tout à coup notre « chez nous ». Oh! oui, tenez! Voici la famille, la demeure, la salle à manger de chêne si confortable et si riante avec ses couverts mis sur la nappe blanche, la chambre à coucher si claire avec ses tentures roses, le nid tiède où tressaille le souvenir des étreintes chéries, les enfants blonds qui chantent et rient, la compagne adorée si jolie et si gaie; et voici sur la cheminée au vaste manteau la pendule amie qui sonnait les heures douces, les heures de paix, tandis qu'on se pressait frileusement, l'hiver, pendant les longues veillées autour du feu. Maintenant, pendule enviée par les Boches, tu sonnes là-bas dans la chambre vide, des heures tristes, des heures grises, des heures d'attente. Plus de ces veillées joyeuses où l'on devisait au coin de l'âtre. Où sont-elles les joies paisibles du foyer? Qu'est-elle devenue l'inaltérable gaieté de la maisonnée en travail? Voyez les fenêtres grandes ouvertes laissant pénétrer à flots la lumière du printemps et l'air parfumé des bois; écoutez la sonnette carillonnante et les dégringolades éperdues de la bonne allant accueillir les visiteurs, les cris et les gambades des enfants dans le jardin fleuri, le petit chien bruyant et

fidèle; ces tableaux familiers c'est du passé, déjà. Qu'ont-ils fait de notre bonheur, les Vandales?

Oui, nous l'avons « le cafard » à la voix de nos remembrances. Elles défilent en notre esprit les randonnées folles dans l'auto trépidante sur les routes dont le lacet régulier fuit à l'ombre des peupliers alignés; et les réunions avec les amis sympathiques, et les bridges passionnants, les soirs de théâtre où la foule se presse aux guichets, les promenades aux bois pleins d'ombre et de mystère, les foires bourdonnantes avec les flons-flons des orgues de Barbarie et les boniments des pitres sous les ormes du vieux mail provincial..... le cortège infini de nos joies quotidiennes..... et aussi l'ineffable douceur du travail de chaque jour, la satisfaction de l'effort, de la tâche accomplie, du devoir bien rempli, de la difficulté vaincue dans le calme et dans la paix.....

De tout cela, voyez-vous, malgré nous parfois nous avons l'invincible nostalgie. Et les enfants! Mais qui sait si, tout à l'heure, une balle anonyme partie d'une de ces taupinières qui nous épient, ou quelque éclat tranchant de ces paquets de ferraille venus on ne sait d'où ne labourera pas notre chair dolente. Et ce sera la blessure affreuse, génératrice de gloire, certes; mais, par elle peut-être s'enfuira cette joie qu'est la vie. Pour nous,

qu'importe! Mais pour eux, pour les petits qui attendent avec l'impatience de leur âge le retour du père, pour eux qui ont encore tant besoin d'aide, qui, gauches et impuissants comme des oiseaux au nid, n'ont pas fini de grandir, pour la mère aussi dont le cœur souffre, dont la jeune expérience s'effraye, dont la faiblesse tremble et s'affolle, quelle irréparable catastrophe ce serait!...

Et voici venir la vision de la misère s'installant au logis derrière le deuil et le chagrin. Les voyez-vous maintenant, les petits, tout de noir vêtus, tristes et pâlots, avec ce regard craintif des enfants qui n'ont plus de père. Ils ne rient plus comme autrefois. La mère les suit. Le voile des veuves tombe sur son visage amaigri où coulent des larmes. Pourtant dans ses yeux énergiques, l'espoir, l'espoir divin survit. C'est une Française. Le père n'est plus; mais les enfants sont là. Suprême consolation, suprême bonheur. Au moins, ils seront peut-être heureux plus tard, puisque leur père a payé de son existence la rançon de l'honneur et de la paix future....

Ainsi, aux tranchées où nous veillons, le « cafard » travaille dans les têtes songeuses, et les pensées qu'il remue ne sont point gaies....

« La première section... feu à volonté! » crie le lieutenant. Et soudain, les images noires s'enfuient

Pour aujourd'hui le « cafard » s'est terré. Les Lebels s'arc-boutent aux épaules. La fusillade éclate. Et l'image du Pays vainqueur passe, radieuse, au-dessus de nos têtes, dans le ciel clair où ronfle un avion estampillé aux trois couleurs de France.....

*
* *

LA MÉCANO DU LIEUTENANT HYDROMEL

Nous l'avions appelé le lieutenant Hydromel à cause de son aversion pour ce breuvage essentiellement autorisé par le commandement. Outre cette caractéristique le lieutenant Hydromel était très jeune, très gentil et très brave. Il en était à sa troisième blessure, à sa quatrième citation, était proposé pour la légion d'honneur et commandait les grenadiers de son régiment. Et pour tout cela, pour commander les grenadiers surtout, il ne faut pas manquer de « cran ». Or, pour avoir du « cran », Hydromel en avait! Çe diable d'homme ne connaissait ni l'inaction, ni la fatigue. Il réalisait le mouvement perpétuel. Je pense qu'il dormait. Mais pendant la veille, il fatiguait par sa trépidation, son allant, son bavardage et son bruit. Il ne respectait rien et n'avait peur de rien. Et avec cela, de l'esprit. C'était un enfant terrible, au demeurant très bon enfant.

Sa dernière blessure, celle qui nous l'avait amené, un tout petit séton du bras lui avait laissé

après cicatrisation une contracture du biceps et une paralysie radiale. Il n'y avait pas d'homme plus malheureux : avoir une blessure cicatrisée, c'est-à-dire plus rien et pourtant n'être pas guéri; rester avec cette main droite, inerte, bêtement tombante; ne plus pouvoir seulement lever l'un de ces doigts qui lançaient si bien les grenades et avaient expédié par leur preste travail tant de Boches *ad patres.* Aussi fallait-il à notre hôpital administrer au lieutenant Hydromel tous les sacrements physiothérapiques : massage, électricité, mécanothérapie! Mais cela ne durait guère que soixante minutes par jour. Et le reste de la journée, comment tromper la monotonie des heures? « Au moins, au front disait-il, je m'occupais à faire un carton de Boches, j'instruisais mes hommes, j'écrivais, je faisais la cuisine; je manillais ou je bridgeais avec les « toubibs. » Mais ici je n'ai plus de Boches, plus d'hommes, plus de cuisine. Ce ne sont pas les « toubibs » qui manquent. Mais je ne peux même plus tenir une carte. Il faut que je trouve quelque chose. »

A quelques jours de là, je vis le lieutenant arriver joyeux pour sa séance. Et tout de suite : « Euréka. Euréka! me dit-il. Je suis un type dans le genre d'Archimède. Je ne veux pas dire de mal de votre mécano, docteur. Mais c'est toujours là même

chose, et puis ce n'est pas vivant. J'ai mieux. Que diriez-vous d'une petite mécano entre 18 et 20 ans avec deux jambes, deux bras, deux choses, deux... machins, deux yeux splendides, une petite bouche délicieuse, rouge comme une cerise bien mûre, un petit nez, tout juste ce qu'il en faut pour être ravissante, une forêt de cheveux très noirs, très longs, très soyeux et un tas de petites choses très bien aussi; et qui déteste les Boches et qui aime beaucoup beaucoup les officiers français? » — « Hum! Hum! ces appareils ne sont pas sans quelques inconvénients, parfois... J'en ai vu qui étaient... porteurs de germes, de germes boches surtout, le gonocoque de Neisser, le tréponème de Schaudin... » — « D'abord, rien de ce qui est boche ne me fait peur. Et puis, cette petite mécano-là est tout ce qu'il y a de mieux. Vous verrez que je vais guérir très vite maintenant! »

Trois semaines plus tard, le lieutenant fut compris dans un convoi d'évacués sur le midi.

« Eh! bien, lui dis-je, vous allez perdre votre petite mécano? » — « Entre nous, me répondit-il, cela m'est égal. Elle n'avait pas d'affaires boches, vous savez. Mais nous ne nous entendions plus très bien. Elle adore l'Hydromel. Je n'aime pas les femmes qui n'ont pas de goût. D'ailleurs, je vais à Toulouse; et j'ai entendu dire que, dans ce pays

là, il y a beaucoup de petites mécano entre 18 et 20 ans avec deux yeux noirs... et le reste. Je continuerai mon traitement très sérieusement. Soyez tranquille, docteur. »

J'ai appris depuis que l'animal était à peu près guéri et avait pu repartir au front. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que le traitement réussirait à tout le monde. Au moins, je suis sûr qu'il n'est pas désagréable.

*
* *

LA MORT DU GÉNÉRAL.

La mitraille pleut sur V... Les shrapnells mettent dans le ciel bleu leurs nuages blancs qui s'effritent et se perdent en gracieuses volutes sous le soleil du matin. Le tintamarre de l'artillerie donne l'illusion d'un orage éclatant dans un ciel serein. Les blessés arrivent en foule à l'ambulance divisionnaire qui fonctionne à L... Hâtivement, les hommes sont descendus des véhicules disparates et des brancards roulants qui les amènent. Les habits déchirés ou décousus mettent à nu les plaies béantes; un peu de teinture d'iode, quelques compresses, des tours de bande: le pansement est fait. Et les blessés sont embarqués de nouveau, qui sur les mêmes chariots, qui sur des voitures d'ambulance; les moins atteints partent à pied « Continuez vers B... Dépêchez-vous » commande le médecin-chef. Le temps presse en effet. Les shrapnells éclatent plus près. Les Boches progressent. Quelques minutes peut-être, et L... comme tant d'autres villages, sera impitoyablement bombardé; et comme

tant d'autres, ce joli clocher va tomber : encore un que nous ne sauverons pas de la destruction !

C'est à l'entrée d'une grange obscure que nous faisons nos pansements. Dans le fond, sur la paille quelques blessés étendus, silencieux, attendent qu'on les évacue. A la porte, sous le soleil lourd, ceux qui ne sont pas pansés, des infirmiers, des tringlots, quelques paysans apeurés forment un groupe impatient et curieux.

Soudain, parmi ceux-ci, un grand mouvement d'attention ; l'on s'écarte. Au tournant de la route, près de l'église une grande auto jaune en vitesse est apparue, avec au capot le fanion du commandement. Elle arrive et stoppe doucement. On se précipite ; on aperçoit des tuniques sanglantes, très galonnées ; un képi brodé roule à terre. On chuchote : « Le général !.. le colonel !.. Est-ce possible. Est-il mort ?... » Et, tandis que médecins et infirmiers s'empressent, la nouvelle se répand : le général est mortellement blessé, son officier d'ordonnance qui se tient à côté, le bras fracassé d'une balle explique : « Nous avons été frappés à soixante mètres de l'ennemi. Le général s'exposait trop ». Un colonel qu'on amène en même temps dit : « Je crois que je suis bien touché aussi, mais j'aurai ma revanche. »

Le général reste inerte sur le brancard. A la

tempe, du côté droit, parmi l'enchevêtrement des cheveux grisonnants, et que le sang agglutine, on découvre une petite plaie d'où s'échappe un peu de matière cérébrale. La face est cyanosée; les lèvres sont bleues; de grosses poches violâtres déforment les paupières closes. En les écartant on découvre la pupille immobile, agrandie, ne réagissant plus au jour. Le nez est pincé; ses ailes battent et s'élargissent à chaque inspiration. Le cœur est à peine perceptible. En mouvements rapides, la poitrine se soulève rythmiquement. De temps en temps le général exhale une petite plainte douce, une plainte d'enfant endormi. Quel contraste! En ce pauvre blessé gémissant, comment reconnaître le fougueux général X... plein de vie, de bravoure et de superbe quelques moments auparavant?

Car il était bien connu. Pas un dans l'armée n'avait cette réputation faite de valeur militaire, de rigueur inflexible et d'énergie farouche. Il ne tolérait aucun manquement à la discipline et ses sanctions étaient impitoyables. Les hommes l'appelaient tout bas « la Rosse » mais ils étaient fiers de marcher sous ses ordres. La légende rapportait de lui des punitions fameuses : « huit jours d'arrêt au sergent Z... pour avoir laissé pénétrer l'humidité dans le poste de garde! » Et l'on rappelait en riant que c'était lui qui, étant colonel avait fait

coudre les poches des pantalons pour empêcher les hommes d'y fourrer leurs mains! Ses officiers l'estimaient et avaient confiance en lui. Mais son état-major tremblait. C'était d'ailleurs un tour de force de s'y maintenir. Le général n'admettait ni objections, ni discussions. Une interprétation défectueuse, une exécution un peu tardive ou prématurée à son sens le mettaient en des colères folles. Les repas de l'état-major se bornaient presque toujours à une mastication collective avec monologue. Le général parlait. Invariablement les officiers approuvaient. On ne le voyait guère sourire. Et quand par hasard il vous complimentait, il avait encore l'air furieux. D'ailleurs sa division faisait des prodiges. Et s'il était dur pour les autres, il l'était aussi pour lui-même. S'il mangeait ferme et buvait sec, il dormait à peine et travaillait énormément. Brave à l'excès, téméraire même, il venait de payer de sa vie cette témérité...

Le médecin-chef s'était approché et, conduisant les brancardiers, avait fait placer le blessé dans une petite maison abandonnée. Puis on glissait un oreiller blanc sous la tête du moribond, on faisait un pansement rapide, on risquait des piqûres d'éther et de caféine. Et toujours la même petite plainte monotone s'échappait de ses lèvres par intervalles comme s'il eut voulu faire oublier par

la douceur de sa mort, toute la rigueur de sa vie...

L'auto était partie; d'autres blessés arrivaient. La canonnade se rapprochait encore. Une petite voiture régimentaire pour deux blessés passait à vide. Le directeur du service de santé l'arrêta. Deux généraux pénétraient auprès du blessé : « Adieu, vieux camarade », murmurait le commandant en chef, en serrant la main morte, exsangue, froide déjà, qui pendait au bord du brancard. Et ils étaient sortis attristés et songeurs, préoccupés de l'action qui continuait au delà du village...

L'on chargea en hâte le général sur la petite voiture régimentaire à côté d'un commandant qui avait la cuisse brisée. Et du pas tranquille de son unique cheval, l'équipage s'en fut vers B... Les plaintes du moribond persistaient, plus affaiblies maintenant. Aux cahots de la route, il se taisait, puis reprenait ensuite. Les paupières devenaient noirâtres. Le nez se pinçait davantage; la face se boursouflait, devenait hideuse. La respiration se muait en un râle. Le pansement peu à peu se souillait de sang et de liquide céphalo-rachidien. Le commandant souffrait plus de cette agonie que de sa cuisse brisée. Enfin B... apparut. Il fallut se renseigner, chercher l'hôpital au milieu d'une population déjà en partie désemparée par l'approche du canon. Un vieux s'offrit à guider la voiture cahotante. Quand

le personnel hospitalier sut quel important blessé l'on amenait ce fut l'empressement et la bousculade, caricature du dévouement proportionnel au grade du personnage. Ce fut en vain. Comme on le descendait le général eut un râle plus fort, un hoquet rauque et sa tête qui s'était un peu soulevée retomba lourdement sur l'oreiller. Il était mort.

Ainsi finit en brave le général X... par un délicieux et tendre matin de septembre 1914 à la veille de la victoire française. Il n'aura pas eu, lui, le vieux soldat intègre, sans peur comme sans reproche, l'immense joie d'y participer et d'y conduire sa division tant aimée. Mais « gloire à lui et paix aux hommes de bonne volonté, même quand ils ont mauvais caractère ». Ainsi me parlait, il y a quelques jours, son officier d'ordonnance que j'ai rencontré guéri de sa blessure et retournant au front plein de l'espoir et du courage invincibles que lui avait légués son vieux chef...

*
* *

JUSTEMBOIS A L'ARRIÈRE

Après deux ans de front, après avoir subi la retraite sous Lanrezac, trimé en Argonne sous Sarrail pendant tout un hiver, couru mille dangers, frôlé mille morts en Artois sous Foch, marché de l'avant en Champagne sous Castelnau et avoir récolté un éclat d'obus à Verdun sous Nivelle, le médecin-major Justembois était revenu à l'intérieur avec trois chevrons, des rhumatismes, la croix de guerre et le légitime espoir de rester enfin un peu tranquille.

Depuis deux jours à peine, il était nommé médecin-chef du sous-centre de physiothérapie de Champigny-les-Etrusques (49e région). Ce matin-là, il venait d'arriver dans son cabinet et d'asseoir ses trois chevrons et ses rhumatismes dans un moelleux fauteuil pour se livrer au douloureux dépouillement des circulaires du jour. A ce moment précis, son secrétaire annonça : « Monsieur le médecin-inspecteur de la mécanothérapie de la 49e région ». Le médecin-major Justembois remit

les circulaires dans leur chemise et après avoir prodigué à M. l'Inspecteur les marques du plus profond respect et du plus grand intérêt, il le conduisit aux salles de mécanothérapie. Il écouta ses justes observations, en prit note et le reconduisit courtoisement. Puis il revint à son bureau, s'assit et recommença le douloureux dépouillement des circulaires du jour.

A ce moment précis son secrétaire annonça : « Monsieur le médecin-inspecteur de la kinésithérapie de la 49e région ». Le médecin-major Justembois remit les circulaires dans leur chemise; et après avoir prodigué à M. l'Inspecteur les marques du plus profond respect et du plus grand intérêt, il le conduisit aux salles de kinésithérapie. Il écouta ses justes observations, en prit note et le reconduisit coutoisement. Puis il revint à son bureau, s'assit et recommença le douloureux dépouillement des circulaires du jour.

A ce moment précis, son secrétaire annonça : « Monsieur le médecin-inspecteur de l'électrothérapie de la 49e région ». Le médecin-major Justembois remit les circulaires dans leur chemise; et après avoir prodigué à M. l'Inspecteur les marques du plus profond respect et du plus grand intérêt, il le conduisit aux salles d'électrothérapie. Il écouta ses justes observations, en prit note et le recon-

duisit courtoisement. Puis il se lava les mains, jeta son manteau sur ses épaules et allait sortir pour déjeuner lorsque son secrétaire effaré entra.

Il annonça : « Monsieur le médecin-inspecteur de la radiologie de la 49e région. » Le médecin-major Justembois quitta son manteau et après avoir prodigué à Monsieur l'Inspecteur les marques du plus profond respect et du plus grand intérêt, il le conduisit au cabinet de radiologie. Il écouta ses justes observations, en prit note et le reconduisit courtoisement. Il remit son manteau et ouvrit la porte pour aller déjeuner.

A ce moment précis, son secrétaire le rejoignit et lui annonça : « Le colonel-inspecteur, vérificateur de la loi Dalbiez ». Le médecin-major Justembois revint en hâte et prodigua au colonel les marques du plus profond respect et du plus grand intérêt. Il l'accompagna dans sa visite aux infirmiers, écouta ses justes observations, en prit note et le reconduisit courtoisement. L'heure du déjeuner étant passée, le médecin-major Justembois, résigné revint à son bureau et reprit le douloureux dépouillement des circulaires du jour.

A ce moment précis, son secrétaire annonça : « Monsieur le médecin-chef du service de physiothérapie au ministère de la guerre. » Le médecin-major Justembois lui prodigua les marques du plus

profond respect et du plus grand intérêt et le conduisit dans les services. Il écouta ses justes observations, en prit note et le reconduisit courtoisement. Il revint alors à son bureau, s'assit et recommença le douloureux dépouillement des circulaires du jour.

A ce moment précis, son secrétaire annonça : « Monsieur le médecin-inspecteur général Boitabeurre. » Le médecin-major Justembois remit les circulaires dans leur chemise et, après avoir prodigué à Monsieur le médecin-inspecteur général les marques du plus profond respect et de la déférence la plus absolue, l'accompagna dans sa visite de l'hôpital. Il écouta ses très justes observations, en prit note et le reconduisit très respectueusement. Puis il revint à son bureau, s'assit et recommença avec une persévérance digne d'un meilleur sort le douloureux dépouillement des circulaires du jour.

A ce moment précis, son secrétaire affolé fit irruption et annonça : « Messieurs les membres de la 4e sous-commission d'hygiène de la chambre, chargés de l'inspection des hôpitaux de la 49e région. » Le médecin-major Justembois renonça à remettre les circulaires dans leur chemise. Par contre, il prodigua à Messieurs les membres de la 4e sous-commission les marques du plus profond

respect, du plus grand intérêt et de la plus inaltérable déférence. Il les conduisit dans toutes les salles de l'hôpital, écouta leurs très justes observations, en prit scrupuleusement note et pâlit soudain. Hélas! Il était 19 heures 35 du soir. Le médecin-major Justembois qui espérait se reposer à loisir et manger à sa faim à l'arrière, avait travaillé tout le jour à ne rien faire et n'avait pas un radis dans l'abdomen. Il est vrai qu'en le quittant, le gros Séron, vous savez, le très cordial député, rapporteur de la 4e sous-commission, lui dit, avec une poignée de main tribunicienne et un sourire de chérubin : « Bon appétit, docteur, et, surtout reposez-vous bien... maintenant que vous êtes à l'arrière! ».

*
* *

LE BLESSÉ DE CHARPENTRY

Charpentry! La fin d'août 1914. La retraite humiliante à travers la Meuse et les Ardennes dévastées! Mauvais souvenirs! Tristes évocations!

On nous avait amené ce pauvre gosse à l'ambulance avec d'infinies précautions. Il avait une trentaine d'années, mais en paraissait vingt tout au plus : brun, pâle, le teint mat; au-dessus de ses lèvres décolorées une mince moustache noire; et dans son visage exsangue, deux yeux noirs aussi, mais vifs, profonds, admirables de douceur et d'énergie. La nuit tombait. Et dans les pièces étroites où s'entassaient les blessés pêle-mêle, on lui avait fait cette inquiétante faveur de le déposer sur l'unique matelas. Une balle l'avait touché au cou, sur le côté. A la lueur de la lampe fumeuse qui répandait une clarté diffuse, on apercevait l'orifice d'entrée, petit, rond, régulier. Et chaque fois qu'on remuait le malheureux jeune homme, le sang rouge et généreux coulait plus abondamment de sa blessure. Extrêmement courageux, il ne se

plaignait point et ne posait aucune question. Il s'était docilement laissé asseoir, soutenu par les bras solides des infirmiers; et nous l'avions pansé. Par moments, près de défaillir, il fermait les paupières et pâlissait davantage. Notre attention se concentrait surtout sur lui; nous craignions qu'il ne succombât. « Que voulez-vous faire », disait notre chef. « Nous ne pouvons songer à une intervention ici? Et, quelle intervention? Il est intransportable et ne passera peut-être pas la nuit ». Alors nous l'avions recouché sur son matelas, et nous avions glissé sous sa tête un oreiller qui se marbrait de larges taches rouges.

Au dehors, la bataille continuait. Le canon tonnait. Toute la journée, au-dessus de la maison défilée au pied d'une crète abrupte les balles sifflèrent; sur le plateau éclataient les shrapnells... Avec le crépuscule la lutte devint moins vive. Puis peu à peu dans la nuit sombre le silence se fit. A peine si, au loin, on entendait comme un indéfinissable murmure la symphonie étrange des colonnes en marche et des convois roulants.

Soudain, mon chef me dit : « Je reçois l'ordre de me replier immédiatement avec l'ambulance. Vous allez donc rester ici avec les blessés et deux infirmiers. Vous tâcherez d'assurer l'évacuation avant l'arrivée de l'ennemi. Allons, courage et au

revoir! ». Il était ému en me serrant la main, et dans ses bons yeux je lisais la crainte de ne plus nous revoir. Car, lorsqu'on laissait ainsi en arrière, dans un mouvement précipité de repli, blessés, infirmiers et médecin, c'était presque sûrement la capture par les Boches et tous les hasards de la brutalité teutonne. C'étaient les insultes, les coups, l'achèvement des blessés, peut-être d'expéditives fusillades et, en mettant les choses au mieux, le trimballage monotone sur les routes, les embarquements sur les trains vers l'Allemagne et l'internement dans quelque lointaine forteresse prussienne. Je ne me faisais aucune illusion et mes adieux aux camarades furent brefs et solennels. L'heure n'était plus aux plaisanteries. En guerre surtout la mort est au bout de tous les départs.

Dans l'ombre épaisse, les six fourgons et les quarante infirmiers disparurent. Et nous restâmes dans la grande maison noire, mes deux aides et moi, promenant nos mélancolies à la lueur d'une seule bougie, parmi les soixante-dix blessés que nous avions, couchés sur la paille, épars dans les chambres. D'aucuns, les moins touchés s'étaient endormis; d'autres, l'œil farouche, les traits contractés par la souffrance s'efforçaient de ne point crier. Quelques-uns, par intervalles, se plaignaient doucement. Un seul — d'ailleurs peu gravement

atteint — se lamentait bruyamment avec des gestes dramatiques, des simulacres de syncopes, des écroulements inspirés des morts de théâtre, parlait de sa pauvre femme qui serait veuve, de ses malheureux enfants qui seraient orphelins... Et rien ne pouvait le calmer; et personne ne pouvait le consoler. Mais son bidon vide d'alcool expliquait ces attendrissements et ces hurlements trop tragiques et trop disproportionnés pour être vrais.

La réelle souffrance est bien plus discrète. Ainsi, dans un coin, sur son oreiller blanc et rouge notre petit blessé du cou restait immobile et silencieux. Seulement, lorsqu'on s'approchait de lui il demandait d'une voix faible comme un souffle « à boire! j'ai soif! » Et il buvait avidement tout ce qu'on lui donnait, l'eau alcoolisée, le thé, le café, la tisane et l'eau saumâtre des bidons... A présent la tache rouge de l'oreiller ne s'étendait plus. L'hémorragie semblait momentanément arrêtée sous l'influence de la compression et de l'immobilisation. Mais la paralysie s'accentuait plutôt. La moelle épinière avait certainement été touchée. La motilité et la sensibilité du corps étaient abolies. Dans la têle seule, la vie persistait encore, prête à fuir, bien que les yeux noirs grands ouverts ne perdissent pas un seul de nos mouvements.

Pendant toute la nuit, le temps que je ne passai pas auprès des blessés, je l'employai à chercher des moyens de transport, je finis par réunir quinze brancards roulants et une grande voiture à fourrage. Au matin, je fis atteler avec des harnais de fortune un vieux cheval abandonné; et aux premières lueurs du jour les blessés couchés furent chargés. Je réunis tous ceux qui pouvaient marcher et je les fis partir devant sous la conduite d'un gradé et d'un infirmier. Clopin-clopant, ce groupe misérable s'engagea sur les bas côtés de la route, flanc garde inattendue des dernières troupes qui battaient en retraite...

Bientôt, il ne resta plus dans la chambre que mon petit blessé du cou. Je savais que je ne pourrais l'emmener puisqu'un long transport équivalait pour lui à un arrêt de mort. Cependant, j'avais une peine infinie à le laisser là, tout seul, mourir dans ce pays désolé, parmi des ennemis barbares et inhumains qui ne respecteraient peut-être même pas son cadavre. En hâte, je courus le recommander aux deux vieux paysans d'ailleurs suspects qui occupaient encore la ferme et représentaient seuls la municipalité.

Quand je revins près de lui, je lus dans ses yeux si beaux une telle angoisse et un tel désespoir que j'en eus une immense pitié. Pauvre petit! « Mon-

sieur le Major, il ne faut pas me laisser, me disait-il dans un dernier effort. Non, je vous en prie, je vous en supplie, ne me laissez pas tout seul... Je sais bien... Je suis fichu... Si je reste ici, c'est le grand trou, la marnière qui me guette... Pensez, Monsieur le Major, j'ai ma femme et ma petite fille qui m'attendent, là-bas... Dites... Faites qne je les revoie... Emmenez-moi aussi... comme les autres.. » Ah! j'avais beau lui expliquer que le voyage serait terrible, impossible, funeste même, que sa guérison exigeait une immobilité absolue, qu'on lui donnerait sur place des soins dévoués; je voyais bien que mes paroles ne portaient pas. Sur son visage, je devinais le reproche et toujours il me répétait : « Emmenez-moi, Monsieur le Major, emmenez-moi... »

Hélas! pauvre petit! si tu avais encore une chance de vivre, c'était en ne bougeant pas. Mon devoir exigeait que je ne te transporte point. On ne joue pas avec le devoir, en guerre. Et le sentiment est une monnaie qui n'a plus cours. Je me devais aussi à tous les autres, guérissables, qui attendaient, inquiets et impatients le signal du départ...

Soudain, mon brave petit blessé ferma les yeux. Etait-ce résignation? Etait-ce fatigue? Etait-ce déjà la mort qui venait? Je ne sais. Je sortis furti-

vement, à pas de loup, honteux et le remords au cœur. « En avant ! » dis-je aux autres. Et le convoi fila vers Varennes dans le tonnerre et la débâcle.

Je n'ai jamais eu journée plus triste et plus pénible pendant la guerre. Et je me demande encore s'il n'y a pas des moments dans la vie où le devoir n'est pas tout simplement d'obéir aux impulsions de son cœur...

*
* *

LA PROMOTION DE JAVONOT

*
* *

Les hasards de la mobilisation ou le caprice de l'officier chargé de la répartition du personnel avaient amené le docteur Javonot à l'ambulance III du 98ᵉ corps.

Javonot était bien le plus rude lapin que j'aie jamais connu... au point de vue gastronomique. Pour la quantité d'aliments absorbés il aurait fait la pige à n'importe quel Boche; et pour la qualité l'on pouvait se fier à lui. C'était à la fois une fine bouche et une grande bouche. A l'ambulance III, dès son arrivée, il s'était signalé par cette phrase lapidaire et non équivoque : « Qu'est-ce qu'on boulotte? » Et comme, assaillis par les préoccupations de l'heure, tous se taisaient, Javonot continua : « Zut! j'ai dû me tromper; c'est pas l'ambulance; c'est la morgue. » Après huit jours de contact Javonot était devenu la sauvegarde de notre moral et l'indispensable ravitailleur de notre estomac. L'officier d'approvisionnement « une pâle mazette »

n'existait pas auprès de lui. Il s'était attribué les fonctions de chef de popote et accomplissait sa tâche avec un zèle inlassable et un succès impossible à contester. Si bien qu'en peu de temps, Javonot fut connu dans le secteur et surnommé « Lucullus ». Nous devînmes « l'ambulance Lucullus » et nous connûmes l'amitié intéressée de quelques gourmands de la zone des armées.

Mais Javonot avait un travers et un adversaire. Il était vaniteux, très vaniteux, naïvement, sans plus et n'était jamais d'accord gastronomiquement avec Isambert. Isambert était pharmacien, comptait 26 ans d'âge, n'avait qu'un galon et était maigre comme Don Quichotte. Javonot avait 40 ans, deux galons et était gras comme Sancho Pansa. Isambert détestait le jambon fumé de Lorraine. Javonot l'adorait et en imposait à la popote à chaque repas. Isambert vexé jura de se venger et il médita une farce sinistre. L'exécution suivit de peu la conception. Voici comment Javonot fut mystifié :

Nous dinions au son du canon voisin, dans la grange accoutumée tous assis sur des sièges de fortune autour de la table boiteuse quand entra l'agent de liaison du Directeur. Il remit avec un salut correct un vaste pli à Javonot. L'émotion étrangla notre Lucullus. Le jambon, objet du quo-

tidien litige s'arrêta devant la luette. « Vox faucibus hæsit », aurait dit Virgile; la large face du destinataire s'empourpra. Ses yeux brillèrent d'une joie immodeste. Chacun savait que Javonot attendait son troisième galon et le désirait éperdument comme un enfant désire une panoplie. Ses doigts tremblaient en rompant le cachet. « Ça y est » hurlions-nous en chœur. « Javonot a trois ficelles! » « Comme Cadet Rousselle », grognait Isambert. L'autre ne l'entendit point et triomphant il nous lut : « Le médecin aide-major de 1re classe Javonot de l'ambulance III/98 est nommé médecin-major de 2e classe et provisoirement maintenu. » « Bravo! Bravo! » Et les mains de se tendre; et les verres de s'entrechoquer. On vérifia la lettre de service. Tout était en règle. Elle était très joliment tapée à la machine à écrire. Au bas de la page on lisait la signature nette du grand chef et à côté le cachet directorial l'authentifiait. Aucun doute. « Javonot a trois galons. Vive Javonot! » répétions-nous. « Mais dis, donc mon vieux, même au front, ça s'arrose » risqua quelqu'un. « C'est juste, dit Javonot, attendez-moi. »

Mystérieusement, il disparut dans l'ombre des maisons du village; il revint bientôt deux bouteilles poussiéreuses dans chaque bras. Où le diable d'homme avait-il pu dénicher cela dans ce village

perdu et pillé. « Système D » affirma-t-il. « Goûtez et comparez et taisez-vous, les oreilles ennemies vous écoutent. » De fait le vin était bon. On le lui fit bien voir. Or, pour une fois Javonot y toucha à peine. Il était allé extraire des profondeurs de sa cantine un demi-mètre de galon d'or et l'avait fait coudre de suite par une bonne femme du village. Ainsi fier et doré, augmenté dans son prestige et dans sa dignité, il était revenu prendre sa place au milieu de nous avec une condescendance à peine déguisée et un air d'importance impayable....

Nous devisions joyeusement et parlions des changements en perspective du fait de cette promotion, quand Isambert susurra en ricanant : « Tout de même ; si c'était une farce. » Nous fûmes effleurés d'un soupçon. Javonot daigna sourire comme d'une chose absolument invraisemblable. Mais le médecin-chef sceptique expédia un planton à la direction pour avoir confirmation de cet avancement. Le planton revint avec les preuves de la mystification. Les secrétaires de la Direction avaient bien ri en apprenant la galéjade dont Lucullus était victime. Le pauvre Javonot dut découdre ses galons, et, la rage au cœur, encaisser nos plaisanteries. Il ne nous pardonna point cela. Il demanda son changement et partit dans un régiment d'un autre secteur.

Il y fit d'ailleurs de bonne besogne, car peu de

temps après, il devint enfin réellement capitaine. Mais Isambert reste l'objet de sa haine : « Ce potard est une sale bête », dit-il « ne me parlez pas des gens maigres. Tous dyspeptiques, égoïstes et constipés ! »

*
* *

CLERMONT-EN-ARGONNE.

Nous y étions arrivés un soir d'août, harassés, après une longue marche sous le soleil. Nos vêtements étaient tout blancs, nos barbes poudrées à frimas par la crayeuse poussière des routes. Nous reculions toujours devant l'avancée rapide de l'ennemi. Et nous étions entrés, mornes et découragés dans ce riant village si coquet dont les petites maisons blanches enfouies dans la verdure s'épandaient au pied de la colline. Sur leurs toits de tuile rouge, le soleil d'été brillait; dans les vergers les fruits murs faisaient plier les branches; dans les prés les fleurs mettaient leur gaieté multicolore; dans les arbres les oiseaux chantaient. En haut du coteau, pas un souffle de vent n'animait les pins dont la silhouette altière se découpe nette et grave sur le ciel. La nature était en fête. C'était une orgie de couleur dans une féerie de soleil. Ce petit coin de l'Argonne aimé des touristes avait revêtu sa parure d'été, sans souci des rumeurs de guerre, des roulements d'artillerie et

de convois, des piaffements de cavaliers et des ruées de fantassins. C'était pour la joie des yeux l'épanouissement de la nature indifférente aux chagrins et aux querelles des hommes.

Et pourtant, nous n'étions pas gais, nos chevaux se traînaient amaigris et poussifs; les hommes avançaient d'un pas lourd, la tête basse, la gorge sèche, sous un soleil de plomb ; et ils avaient aux yeux de soudains éclairs de colère devant cette reculade continue, incompréhensible que nous subissions depuis des jours. Pourquoi aller en arrière puisqu'hier encore nous avions culbuté les Boches se disaient-ils? Pourquoi ces camarades tombés en si grand nombre? Les raisons stratégiques qui nous imposaient cette pénible retraite dépassaient les esprits simplistes de ces braves gens et contrariaient leur goût inné de l'offensive.

Dans Clermont, à notre passage, les femmes sur le seuil des portes essuyaient furtivement leurs paupières rougies par les larmes. Les enfants étonnés de voir pleurer leur mère restaient graves et n'osaient plus jouer dans les rues jadis si animées; et ils nous regardaient passer curieusement sans enthousiasme et sans envie. Quelques vieillards, les traits contractés et les yeux humides, longeaient tristement les murs, comme humiliés sous le poids de notre impuissance. Et, tout ce peuple

souffrait de l'affront de la reculade. L'invasion proche menaçait. A la hâte, devant quelques maisons, les derniers fugitifs entassaient sur des véhicules de fortune quelques hardes, des objets de literie, des portraits de famille, des bijoux, de vieux couverts, des pendules, tout le bric à brac de ces déménagements forcés : au milieu, l'on plaçait les tout petits enfants, victimes effarées et innocentes. Et bousculés par les soldats maussades, invectivés par les chefs nerveux, les pauvres gens éperdus suivaient les convois en se tassant sur les bas côtés de la route blanche.

Tout au bout du village, nous nous étions arrêtés devant une petite maison gracieuse précédée d'un jardinet où fleurissaient des géraniums. Un vieux, sec, maigre, blanc de poil, la peau tannée par le hâle des champs nous avait accueillis de bonne grâce. Notre premier soin avait été de courir à la pompe au fond du jardin et de nous plonger dans l'eau fraîche. Près de nous dans une plate-bande au pied d'un orme chenu le vieux achevait de creuser un trou. Lorsqu'il eut fini il apporta précieusement un lourd coffre de bois qu'il enfouit. Puis il rejeta la terre dans le trou, ratissa pour égaliser la plate-bande et sema quelques graines qui germeraient sur son trésor et ses secrets.

Pauvre vieux! La veille, sa femme et ses enfants étaient partis comme tant d'autres dans la direction de Verdun. Lui était resté pour garder le foyer; il n'avait pas voulu quitter son coin de terre. Et, résigné, silencieux, assis au seuil de la porte, plongé en une méditation profonde, maintenant il attendait l'ennemi. Parfois l'oreille aux aguets, il écoutait comme s'il eût craint déjà d'entendre le pas lourd des Boches débouchant à l'orée du village sur la route de Varennes...

Le lendemain, dès cinq heures, dans la rosée du matin frais, nous quittions Clermont-en-Argonne. Les premiers rayons du soleil levant coloraient le ciel de fugitives lueurs mauves derrière la cime des sapins endormis au sommet de la colline. Et le bon vieux nous avait serré la main sans mot dire, le cœur étreint d'angoisse; il avait déjà vu les Allemands quarante-quatre ans auparavant. Et il se souvenait...

*
* *

Quelques jours après. Le sort des armes avait changé. La victoire de la Marne avait renversé les rôles. Les Allemands fuyaient en déroute abandonnant munitions et matériel. Et même dans les bois empuantis, nous avions découvert quelques-uns de leurs blessés qu'ils n'avaient pu

relever. Lorsque nous arrivâmes par la route qui vient des Islettes le ciel était gris et maussade. C'était le crépuscule, heure trouble et mélancolique. Cependant, malgré les spectacles de mort et de désolation entrevus durant l'étape, nous étions presque gais. L'espoir était revenu. Après ce mois de reculade démoralisante, l'aurore de la revanche pointait. Et notre pas était plus alerte ; les sacs semblaient moins lourds, la route moins poussiéreuse, le ciel moins gris ; nous relevions la tête et à l'horizon nous apercevions déjà dans l'apothéose la Victoire aux ailes éployées !...

Mais les brutes avaient passé par là. Pauvre Clermont ! Ville martyre ! On nous avait bien dit que les barbares avaient incendié le village. Mais nous ne voulions pas croire que ce bijou de l'Argonne eût subi le sort de malheureuses bourgardes comme Sommeilles et Villers-aux-vents. Quelle stupeur et quelle tristesse ! Quelle soif de vengeance aussi devant cette immense désolation, et cette rage stupide de destruction !

A mesure que nous avançons dans la rue principale, ce ne sont que pans de murs écroulés et cheminées branlantes restant seuls debout comme des bras suppliants tendus vers l'azur. Des maisons entières sont à terre. Le sol est jonché d'un amas informe de pierres calcinées, de briques

morcelées, de poutres noircies, écaillées et fumantes. Dans les brasiers nous apercevons encore des débris de literie, des fers tordus d'un spasme comme pour se dérober à l'étreinte de la flamme, des fourneaux démolis, des meubles en morceaux, des objets de cuisine enfumés, bosselés et gondolés. Quelques maisons ont encore tous leurs murs; mais sur leur délabrement intérieur s'ouvrent comme des plaies béantes leurs fenêtres où s'accrochent des ferrures sinistres. Une odeur âcre de fumée nous prend à la gorge. Et devant cette accumulation sacrilège de ruines, dans les rues désertes de ce Pompéi de guerre, nous défilons indignés! Pompéi! Herculanum! Au moins, il y a vingt siècles c'est l'aveugle colère de la nature inaccessible qui vous détruisit soudain. Mais là, c'est avec préméditation que des hommes abominables ont commis ce crime imbécile d'abattre des maisons pour venger leur défaite! Là-haut, l'église aussi n'a plus que ses murs et son fin clocher s'est écroulé sous les obus des janissaires du «Vieux Dieu ». La petite chapelle n'a point souffert. Mais les pins à l'entour portent de cruelles blessures dont ils saignent. Nous passons...

Encore quelques pas et c'est la sortie du village. Voici ce qui fut notre logis d'un jour. Maintenant : un tas de pierres noircies et de poutres fumantes.

un brasier, des décombres, des gravats; c'est tout. Pas un pan de mur. Tout est rasé. C'est la mort. Le jardin est là encore. Voici la table ronde sous la tonnelle: voici même la cuvette bleue qui servit à nos ablutions. Tout près voici l'orme qui abrite les trésors du vieux meusien. Et à côté, une chaise où sans doute quelque officier boche s'affala pour contempler son œuvre. Sur les plates-bandes, les géraniums ont continué à fleurir. Et le pauvre vieux? Les barbares l'ont-ils tué? Qu'il dorme en paix! Heureux s'il n'a point vu flamber comme une meule sa petite maison blanche au toit rouge.

Hélas! Clermont la riante, Clermont la jolie n'est plus que ruines! L'hôpital reste pourtant. L'héroïsme d'une femme française l'a protégé. Et le drapeau qui flotte au faîte réveille l'espérance au fond de nos cœurs meurtris.

Le soir tombe. Au loin des incendies nouveaux s'allument. Les Huns continuent à s'acharner sur nos villages. Et, tandis qu'ils se terrent déjà sous Montfaucon, furieux, nous marchons au canon...

Septembre 1914.

*
* *

MON AMI LE PRINCE NOIR

Les hasards de la campagne m'ont donné l'amitié d'un Prince.

Oh! il ne s'agit pas d'un Prince français issu d'une de ces grandes familles qui remontent aux Croisades; les Princes anglais sont trop rares; les Italiens trop hauts et les Russes trop loin. Mon Prince n'était même pas Monténégrin et ne figurait sans doute pas au Gotha. C'était un Prince noir. Pas celui qui guerroya contre nous en Guyenne au temps jadis. Non. Mon Prince était un Prince noir, réellement noir, un de ces Princes coloniaux que notre République a dépossédé de ses Etats en échange de l'alcool et de la civilisation. Celui-là était né quelque part très loin dans la brousse. Son père avait quelque cent femmes. Il en avait même autant qu'en comptait son royaume; car toutes auraient voulu partager sa couche. Mais mon Prince était le cadet de la favorite. Comme tel notre gouvernement l'avait traité avec considération et l'avait fait élever dans un Prytanée pour en faire un soldat.

De fait, le Prince était devenu soldat; un bon et brave soldat français et l'avait bien prouvé. Il avait combattu vingt ans durant un peu dans toutes nos colonies avec le même dévouement, et la même adoration de notre drapeau. Il avait fait toutes nos dernières campagnes coloniales, le Tonkin, le Dahomey, Madagascar, le sud Algérien, le Tchad, le Maroc, que sais-je... Sur sa poitrine, s'étageaient en échelons les nombreuses médailles commémoratives de ses campagnes. J'en ai compté douze. Et ce qui est mieux encore, sur sa peau se lisaient les cicatrices des blessures reçues de-ci de-là sur tous les continents où le vieux brave avait défendu notre cause; j'en ai vu sept ou huit. Péniblement, en fin de carrière, la médaille militaire était venue couronner l'œuvre modeste et les bons et loyaux services du Prince mon ami; et le début de la grande guerre l'avait trouvé adjudant. Oui; le Prince était adjudant d'infanterie française! Crânement il portait ce haut grade et l'honorait. Quelques grands chefs s'avisèrent que c'était tout de même reconnaître bien maigrement beaucoup d'abnégation, de dévouement obscur et de bravoure prodigue. On parla de lui en haut lieu. Et, après une nouvelle blessure récoltée en Argonne du fait de ce lâche Fritz que vous savez, mon Prince fut nommé sous-lieutenant. Son bonheur fut profond.

Et cette promotion avec cette blessure me valut le plaisir de partager sa table au cours de notre mutuelle convalescence.

Les mots me manquent pour dire quel excellent convive c'était! Si vous saviez quelle était sa simplicité princière! avec quelle parfaite bonhomie son sourire s'épanouissait aux bons mots qu'il disait et comprenait seul! avec quel charmant laisser-aller il oubliait ses pépins d'orange dans mon assiette ou renversait son café sur mes hauts de chausses! quelle était la cordiale ampleur de ses poignées des mains! la sonorité exubérante de ses excellentes et pantagruéliques digestions! Que j'aimais cette aristocratie sans morgue ni mièvrerie! Je vous étonnerai peut-être en vous disant que cet homme si chargé d'expérience fut prodigieusement surpris à la vue du mécanisme de mon Kodak un de ces honnêtes petits appareils qui gisent à la devanture de tous les photographes. Admirable manifestation de la spontanéité d'esprit et de la fraîcheur d'impressions d'un homme que ni la naissance ni les honneurs n'avaient grisé!

Mais au fond de sa gaieté, de sa rondeur et de son enthousiasme, il restait un peu d'amertume et de tristesse. Le Prince avait une fille. Cette fille était blanche, bien que le Prince fut noir — (La nature aime les contrastes) — Et cette fille — (le

prince daigna me le confier entre les pépins d'orange et le fromage), cette fille avait commis une faute. La malheureuse s'était conduite comme une vulgaire princesse de Saxe. Le père avait pu arranger les choses. Mais cette faute l'avait atteint dans ses aspirations bourgeoises et dans son honneur susceptible de civilisé récent. Cette faute l'avait certes bien plus touché que les huit ou neuf lardoires qui avaient entaillé ses muscles et sa peau. Autre chose aussi lui tenait encore plus au cœur. Sur sa poitrine constellée, aux douze médailles.... il manquait la plus belle, la seule, après tout, qui comptât pour un officier, pour un français, même Prince et même noir : la Légion d'honneur! Il se moquait de n'être même pas capitaine. Mais la Croix! Il souffrait de cette immense injustice en secret et en silence et dans sa belle âme pourtant il pardonnait à sa patrie d'adoption ingrate et sans délicatesse...

Mon Prince vient de mourir, hélas! là-bas en Alsace, sur cette terre si française qu'il était entrain de reconquérir. Et ses chefs qui ne connaissaient pas son désir caché n'ont pas eu la belle et généreuse inspiration de lui apporter sur le lit où il mourait pour la France cette Croix qu'il aurait tant voulue et qu'il avait tant de fois gagnée.

Par contre vous pouvez lire au *Journal Officiel*

d'aujourd'hui : « Est nommé chevalier de la Légion d'honneur M. Tartan Jules, maire de Fouilly-les-Garennes, 25 ans de service. Excellent républicain. »

Et vingt ou trente lignes plus bas : « Est nommé chevalier de la Légion d'honneur, M. Pion Alphonse, médecin-major de 2e classe, attaché au Ministère de la Guerre! »

*
* *

L'INFIRMIER VALERY

L'infirmier Valery, lorsque l'ambulance en hérita un jour de septembre 1914, montra de suite une maladresse tellement exceptionnelle qu'elle tenait du phénomène.

Il était arrivé avec quatre camarades, au moment de la bataille de la Marne, alors que nous étions en plein travail. Au milieu du labeur écrasant qui lui incombait, le médecin-chef avait mis la feuille de route dans sa poche; et au hasard, immédiatement les cinq hommes avaient été attelés à la tâche. A chaque voiture qui arrivait du poste de secours, l'on se précipitait pour descendre les blessés; et deux gars solides transportaient chaque brancard dans l'unique grange qui servait de salle de pansements. Là, les médecins pansaient les nouveaux arrivants; et ceux qui avaient reçu des soins étaient sommairement couchés au fond de la grange sur la paille humide et rare.

Valery était resté interloqué. Vigoureusement traité de « gros sac » par un camarade, il n'avait

su que rouler sur l'ambulance des yeux effarés. Les marmites tombaient à quelque distance; derrière nous, le 75 répondait. Valery, le nez en l'air, cherchait les obus...

Pourtant, ayant été successivement traité de « paquet » et de « ballot » il essaya de se rendre utile. Mais ce fut un désastre : il prit un flacon de teinture d'iode et le cassa; comme il voulait se distinguer en apportant une bouteille d'alcool, il buta dans une pierre, s'étala, et ce fut une nouvelle catastrophe; alors il s'attaqua aux brancards, mais il trouva le moyen de laisser choir son blessé; pour donner les pansements, il se trompait régulièrement; on lui réclama l'urinoir, il revint nanti d'une gamelle; il fallait un quart, il ne put se procurer qu'une boîte de conserves. Pour comble de malheur, il renversa la tisane, enflamma de l'éther, ébrécha deux bistouris, oublia un pain de savon dans la soupe et pulvérisa une boîte d'ampoules de morphine...

Au vu de ce dernier exploit, le médecin-chef sortit la feuille de route de sa poche et se mit à lire les professions des nouveaux arrivants; il y avait un menuisier, un cuisinier, un comptable, un prêtre et un marchand de vins. « Ah! c'est vous le cuisinier » dit-il à Valery « cela ne m'étonne pas. » En effet, gras, dodu, la bouche gourmande, les

yeux papillotants, le teint rose et fleuri, le nez large et couvert d'arborescences, le cheveu rare, le ventre fort, Valery se concevait bien avec le tablier et le bonnet blancs du chef de cuisine, tournant ses sauces au milieu d'une équipe de marmitons. « Mais non, Monsieur le major, répondit-il, je suis le Curé de St..... » (et ici le nom d'une des plus aristocratiques paroisses de Paris).

Nous fûmes à notre tour un peu ébahis. Le médecin-chef qui regrettait ses ampoules de morphine et se préparait à lui laver la tête d'importance, se contenta de lui dire : « Il faudra vous montrer moins maladroit à l'avenir. » Mais nous pensions : Comment! ce soldat ignare est l'un des plus grands personnages du clergé parisien. Quelle métamorphose! Ovide n'avait certes pas prévu celle-là. Et notre camarade G... qui exerçait rue La Boétie nous apprit que « dans le civil » la réputation de Valery le représentait comme extrêmement intelligent, remarquablement instruit, d'une distinction parfaite; c'était aussi un causeur charmant recherché dans les salons et choisi comme directeur par maintes grandes Dames du Faubourg dont il guidait la conscience inquiète et absolvait les péchés. Nous soupçonnions quelque mystification! Comment! le personnage important dont nos patriciennes se disputaient les faveurs.

cet orateur éloquent et disert dont certaines chaires célèbres réclamaient les talents, cet érudit dont les savants aimaiént les œuvres, cet abbé bien en cour que guettait l'épiscopat c'était ce gros lourdaud presque chauve, balourd, engoncé dans sa capote bleue trop étroite qui craquait aux épaules, empêtré dans un pantalon rouge trop long qui godait sur les brodequins et traînait dans la boue; c'était cet ahuri coürtelinesque qui faisait tomber les vases, brisait les verres, confondait les pansements et n'était même pas capable de tenir un brancard? Oui c'était bien lui. « Mais, expliquait-il, je n'ai jamais rien fait de tout cela. J'ai accompli un an de service militaire comme bibliothécaire du mess. Et, à quarante et un ans on me verse dans les infirmiers, brusquement. Hier encore je disais la messe dans ma paroisse, je consolais, je confessais, je baptisais, je secourais les malheureux. Aujourd'hui me voici transformé en soldat. Et moi qui ai toujours vécu spéculativement — je veux dire uniquement adonné aux travaux intellectuels — me voici chargé d'une tâche purement manuelle. J'en suis d'ailleurs heureux et fier. Mais, vous comprenez, j'ai besoin d'une adaptation. Je sais bien qu'avec mon costume et mon embarras j'ai l'air d'un éléphant auquel on ferait jouer du piano. Je suis ridicule et

je déplore mes maladresses. Mais je ne désespère pas de progresser. »

Alors ce fut touchant de voir ce gros homme inadapté s'essayer aux tâches les plus ingrates. Avec une patience, une ténacité, une bonne humeur inlassables, malgré les plaisanteries souvent grossières ou peu spirituelles des camarades, malgré les rires involontaires des plus discrets, malgré les malices des sergents qui s'amusaient à lui confier les besognes difficiles, il s'attachait à son travail de tout son cœur et de toute sa bonne volonté. De temps en temps quelques-uns pris de pitié ou de sympathie l'aidaient de leurs mains plus habiles ou de leurs conseils d'expérience. Il les remerciait chaleureusement et continuait à s'entraîner. Ainsi on le vit tour à tour éplucher les pommes de terre, aller à la corvée d'eau, faire des feuillées en maniant gauchement la pelle et la pioche, nettoyer des marmites en se noircissant les mains et la figure, porter de lourds paniers de pansements, pousser aux roues des voitures, tirer les chevaux rétifs et fatigués, brûler les linges souillés, balayer des cours de ferme, grimper sur les meules pour chercher des bottes de paille et préparer les couchettes, battre des couvertures, cirer des souliers, charger des cantines, faire bouillir de l'eau, confectionner des infusions

savantes, faire de la compression sur une artère qui saignait, délacer les brodequins boueux, fendre des culottes et des tuniques ensanglantées, emporter dans ses bras et sur son ventre un petit blessé qui gémissait comme un enfant, donner des lavements aux fiévreux, distribuer le café le matin au jour naissant, moucher les mèches des lanternes le soir très tard, toutes sortes de corvées dissemblables et si peu intellectuelles! Et, toute la journée, le gros homme trottinait, exerçant ses mains aux besognes grossières, ses mains fines et potelées habituées aux gestes doux et bénisseurs. Dans les marches, malgré sa corpulence, il allait de l'avant, toujours dans les premiers, transpirant, soufflant, remuant ses petits bras, faisant deux pas pendant que les autres en faisaient un, riant, fumant une grosse pipe et risquant des calembours.

Ah! Mesdames les belles pénitentes, si vous aviez vu votre directeur respecté, si hautement estimé pour son savoir, son esprit, sa correction et ses belles manières, si vous l'aviez vu, derrière les voitures d'ambulance, poussant aux roues, pataugeant dans la boue ignoble de la Meuse, fumant comme un Suisse sa grosse pipe de charretier, buvant sans sourcillier (oh! horreur!) son « jus » et sa « gnôle », vêtu de sa capote trop

courte et de son pantalon trop long, barbu et sale, le képi sur la nuque et lançant des blagues de corps de garde! Quelle stupeur! Et quel scandale! Ou plutôt, non. Vous ne l'auriez pas reconnu. Le voyant passer, vous eussiez dit, belles dames, en pouffant de rire : « Regardez ce gros bonhomme! Ah! si nous n'avions que ceux-là pour faire la guerre! » Ne vous en déplaise, vous auriez dit à la fois une bêtise et une méchanceté. Ce « gros bonhomme » a donné pendant deux ans d'une campagne très dure un remarquable exemple de courage, de force morale et de volonté.

D'ailleurs, vous ne le reverrez plus, Mesdames. Il ne fera plus vos délices au salon et ne flétrira plus vos adultères dans l'ombre du confessionnal. L'infirmier Valery a été tué devant Verdun en relevant un blessé près des tranchées allemandes.

L'on n'a pas besoin d'être adroit pour savoir mourir.

*
* *

PSYCHOSE DE GUERRE

*
* *

Dans l'atmosphère étouffante de la salle des séances, par une lourde après-midi d'été, le Professeur Philbert Jallet venait de gravir les degrés de la tribune de l'Académie de Médecine. Sa communication, dont on parlait à mots couverts depuis quelques jours, avait réuni une assistance nombreuse et choisie.

Philbert Jallet réveillant de son organe claironnant ses confrères somnolents parla en ces termes : « Messieurs, parmi les nombreuses psychoses dont nous devons l'éclosion ou le réveil à l'immense conflagration qui ensanglante l'Europe, il en est une dont je me propose de vous entretenir brièvement aujourd'hui et qui, à ma connaissance, n'a pas encore été décrite. J'ai tout lieu de croire même que cette psychose est entièrement nouvelle et uniquement due aux conditions toutes particulières de la guerre actuelle. J'ai donné à cette

forme spéciale d'aliénation mentale le nom très général de psychose des signatures.

A la vérité, au moins jusqu'à présent, cette curieuse affection sévit exclusivement sur les médecins-chefs d'hôpitaux et particulièrement sur les médecins-chefs d'hôpitaux-dépôts de convalescents. C'est vous dire, Messieurs, que cette maladie mérite de retenir toute votre attention, puisqu'elle frappe toute une catégorie de nos confrères parmi les plus distingués et les plus consciencieux.

Cette affection qui revêt en effet le caractère d'une obsession, de préoccupations hypochondriaques simples dans les formes les plus atténuées et d'un véritable délire de persécution systématisé dans les formes les plus sévères et les plus rebelles atteint ceux des médecins-chefs qui, conscients de leurs devoirs et de leur responsabilité, veulent remplir la tâche qui leur incombe sans avoir recours à des subterfuges d'écolier. Je m'explique. Vous ignorez, peut-être, Messieurs, qu'étant donnée la complication infinie des écritures administratives et médicales des hôpitaux militaires, les médecins-chefs qui les doivent vérifier ont un nombre considérable, insoupçonnable dirai-je même, de signatures à donner chaque jour. Particulièrement depuis la simplification de la paperasserie que nous devons à l'un de nos plus

distingués ministres, le nombre des signatures à fournir par les médecins-chefs d'hôpitaux-dépôts dépasse à mon avis la limite des forces humaines.

Aussi, Messieurs, ces malheureux médecins-chefs attelés à la tâche pendant des heures et des heures, tourmentés par la crainte de se montrer insuffisants, abrutis par l'uniformité, la monotonie et la stupidité de leur travail, affolés à l'idée de recevoir des réclamations de leurs pairs ou des observations de leurs chefs et de mériter les sanctions que rappellent la plupart des circulaires, ces infortunés médecins-chefs, dis-je, sont soumis à un surmenage effrayant, à une tension nerveuse épouvantable.

Ils ne dorment plus, ne mangent plus, travaillent sans trêve ni repos, vivent dans une inquiétude de tous les instants. Et au bout de peu de temps ils versent dans la névrose et dans la folie. Vous voyez ces malheureux, obsédés par l'idée de signature, craindre d'abord d'en avoir oublié. Alors ce sont des recherches minutieuses et fébriles dans les minutes et les dossiers, des transes monologuées, des exigences étranges pour leurs secrétaires, de l'incohérence dans les actes, dans les décisions et enfin dans les discours. Cela c'est l'obsession-signature.

A un degré plus élevé dans la démence, il y a

la manie-signature. L'individu qui en est atteint a un besoin insatiable de signer n'importe où, n'importe quoi et n'importe comment. L'insatisfaction provoque une angoisse, des malaises, un délire comparables aux phénomènes que présentent les intoxiqués brusquement privés de leur poison habituel. Le malade n'est calme, tranquille et satisfait que s'il peut signer.

A un degré plus élevé encore, c'est le délire furieux et incohérent qui ne s'amende toujours que par le seul moyen de la satisfaction de la manie-signature. Sinon les manifestations pathologiques deviennent graves et la mort peut s'en suivre.

Je vous demande la permission de vous présenter l'un de ces infortunés atteint de la manie-signature compliquée de ce que j'ai nommé l'impulsion énumérative : Tandis qu'il signe sans arrêt des pièces imaginaires qui existent d'ailleurs dans la nomenclature, il énumère en croyant parler à son secrétaire toutes les autres pièces qu'il pense avoir encore à signer.

C'était, il y a peu de jours, l'un des plus remarquables médecins-chefs d'hôpitaux-dépôts de convalescents. Certains d'entre vous reconnaîtront peut-être en cette loque humaine un de leurs anciens brillants élèves. Vous verrez, Messieurs ce qu'en a fait la psychose des signatures. Et vous

aurez une idée des ravages que produit cette curieuse maladie dans le corps médical déjà si éprouvé, si j'ajoute en terminant que j'ai reçu ce matin mon 329e cas analogue ».

A ce moment, l'on amenait un pauvre hère au facies hébété, aux cheveux hérissés, à l'œil hagard, efflanqué, pitoyable, encore vêtu d'ailleurs d'un uniforme de médecin-militaire, gesticulant, brandissant une liasse de papiers et un stylographe. Il s'assit sur une chaise qu'on lui tendit et fébrilement se mit à signer. Il n'avait pas eu un regard pour les contingences du monde extérieur. Il signait. Et en même temps il criait : « Voyons, sergent-secrétaire donnez-moi à la signature les états modèle Y, l'état des malades dont la vision est inférieure à 1/10, l'état des gangrènes gazeuses, l'état des pansements Vincent, les états des retraites, les états des réformes liquidées dans les 15 jours, l'état des amputés, l'état des croix de guerre, l'état de couchage à fin de mois, l'état mensuel des entrants, l'état mensuel des sortants, l'état des 15 jours entrants et l'état des 15 jours sortants, les feuilles de prêt des malades et blessés, l'état... » Là il reprit haleine et se remit à hurler : « Nom d'un chien! Je vous demande les feuilles de prêt des infirmiers, l'état des médecins, pharmaciens et officiers d'administration soignés au cours du mois

écoulé, l'état des interventions pratiquées, l'état des militaires en traitement à décorer pour blessure grave ou fait d'armes ignoré, l'état numérique des infirmiers disponibles pour la formation d'équipes agricoles, l'état des 5 jours entrants et l'état des 5 jours sortants, l'état des maladies contagieuses!... » Il se reprit un instant. Et soudain, il bondit : « Bon Dieu de Bon Dieu! Sergent vous oubliez l'état des permissions agricoles, les 4.200 bulletins statistiques du mois, l'état numérique des permissions accordées, les 241 ordres de transport des blessés ou malades qui vont en permission ou en convalescence, les 234 bulletins modèle 46, l'état nominatif des officiers et du personnel, l'état numérique des malades et du personnel, l'état des réformes et retraites en cours, l'état des infirmiers laïques... » Son excitation augmentait. Et comme les huissiers l'emmenaient doucement hors de la salle, les Académiciens stuporés l'entendaient encore hurler de toutes ses forces dans les couloirs : « Sacré tonnerre de Bon Dieu! Qu'est-ce que vous attendez, misérable, pour me faire signer : l'état des officiers brevetés ou non susceptibles de servir dans un bureau, l'état des radioscopies et radiographies du mois, l'état du personnel auxiliaire libre en service, l'état des hommes en traitement depuis plus de trois mois, l'état de proposition du personnel

à la section, le livre d'ordinaire, le rapport journalier, la situation administrative de dizaine, la décomposition des congés accordés, l'état des croix de guerre distribuées, l'état des engagés spéciaux, l'état des énucléés présents à la date du 25, les titres de permission de sept jours, les libellés de certificats d'examen pour la réforme, les bulletins de demande de billets d'hôpitaux, les bulletins de demande d'extraits de naissance pour la constitution des dossiers de réforme, les demandes d'autorisation d'appareils de prothèse, le rapport du gestionnaire sur l'éclairage électrique, les bons d'objets de pansement, les états de demande de matériel en triple exemplaire, l'état rectificatif de l'adresse des officiers, l'état des infirmiers proposés pour le grade de caporal..., l'état..., l'état..., l'état.. »

*
* *

AUX DAMES DE LA CROIX-ROUGE

Croix-rouge ! symbole sacré ! Partout, sauf chez les Boches, tu signifies encore la pitié, la bonté et la charité éternelles qui sur les blessés dolents penchent les encouragements et les consolations, prodiguent les soins et les sollicitudes. Tous ceux qui tombent sur les champs de bataille bénissent ton apparition salvatrice, et dans les hôpitaux, tous saluent d'un cri de joie et d'espoir la venue de tes messagères.

Eux, les poilus misérables, ils arrivent du front, sales à faire peur, hirsutes, pleins de boue, les cheveux hérissés et broussailleux, la barbe, rude, emmêlée, inextricable comme le maquis, les vêtements déchirés, souillés et pouilleux, les mains crasseuses de la terre des tranchées, le cuir tanné par la pluie, le vent, le soleil et le froid ; ils arrivent déprimés, abrutis, vidés, les yeux caves, les joues creuses, souffrants, découragés parfois ; ils sont effroyablement las des jours passés à guetter l'ennemi, des orages du canon, de la chanson cris-

sante des balles, des traîtrises des grenades et des torpilles, des heures sans repos, des soirs sans manger, des nuits sans sommeil, du sang qui gicle, de la bataille qui fait rage, de la mort qui fauche. Les uns soutiennent leur bras blessé, les autres traînent une jambe alourdie d'un coup de feu; d'autres ont l'épaule matelassée de linges sanglants, d'autres la poitrine trouée, d'autres sont bardés d'appareils monstrueux et torturants. L'exaltation, la fièvre et la fierté du combat sont tombées. Et voici le long et lamentable défilé des malades: les rhumatismes, les bronchites, les névrites, les sciatiques, les dysentériques, les ictères, les néphrites, les typhiques et tant d'autres. Tous ramènent du front leur marasme et leur impotence. Par-ci, par-là quelques-uns blaguent et crânent encore ; mais ils ne rencontrent plus d'échos : l'ensemble est triste ; tout cela souffre; tout cela voudrait dormir, oublier, trouver une maison chaude, un lit, et tous redevenus enfants appellent des yeux et du cœur des bras câlins et maternels.

Alors les infirmières blanches, souriantes, gaies, alertes, vives, adroites, apparaissent. Et elles répandent un peu de joie sur cette tristesse. Elles s'empressent autour des poilus ou de ce qu'il en reste. Tout en s'enquiérant de leurs vicissitudes tout en plaignant leurs infortunes, tout en provoquant

le récit de leurs exploits, elles enlèvent doucement les vêtements déchiquetés où le sang, la terre et la paille ont dessiné d'étranges arabesques, elles retirent les chaussures durcies par les longs séjours dans les marécages des tranchées ; elles lavent sans répugnance les pieds immondes des pauvres bougres ; elles éclaircissent les faces crasseuses ; elles remettent un peu d'ordre et de propreté dans les barbes et les chevelures ; elles procurent à ces corps sevrés depuis si longtemps de toutes les douceurs du bien-être la volupté suprême des linges blancs ; elles apportent des breuvages chauds et de leurs mains soignées et caressantes elles tapotent l'oreiller et bordent les couvertures épaisses et duveteuses. Ainsi elles versent au cœur des blessés et des malades glorieux le calme et l'apaisement nécessaires aux guérisons futures...

*
* *

Oh! je sais bien. Il y a un « mais »; un gros « mais » selon quelques-uns. Celui-là c'est la nature malicieuse et machiavélique qui le réserve aux professeurs de vertu et aux apôtres de la pudeur. Que voulez-vous! Jamais vous ne pourrez faire qu'en mettant en présence d'une part des femmes jeunes, jolies, fines, distinguées, très disposées à la pitié et d'autre part des hommes également

jeunes, privés depuis des mois des tendresses féminines, même blessés, même malades, mais auréolés de gloire nouvelle, jamais vous ne pourrez faire qu'il n'en résulte pas chez nous quelque explosion sentimentale. Si vous ne vouliez pas vous brûler, il ne fallait pas jouer avec le feu. Eh! oui, parbleu, il y a eu, il y a maintenant et il y aura encore dans les hôpitaux des flirts, des passionnettes, des mariages et aussi ce que vous appelez des scandales. Mais c'est vous qui les avez créés ces scandales, moralistes imprudents et bavards. Car personne ne vous demandait d'aller clamer à tous les échos que M. X et Mme Y se sont plu un jour dans un hôpital où l'un était blessé et l'autre infirmière. Il est curieux de voir que dans un pays comme le nôtre où la galanterie est plus qu'une qualité, une coutume et une tradition nationales, il y ait toujours des grognons malveillants tout prêts aux indignations véhémentes pour défendre la morale outragée, la morale qui ne leur demande rien, la morale qui a assez à faire avec les Boches!

Le beau malheur, après tout, si ce petit lieutenant et cette jolie infirmière se sont aimés? Voulez-vous me dire en quoi cela aura compromis les destinées de la France? Mais au risque de susciter une Philippique, je vais plus loin. Je dis qu'elle a eu raison cette belle fille aux yeux tendres et au cœur

généreux de s'éprendre de ce gentil blessé et de se laisser conter fleurette au bord de ce lit aux traîtresses invites. Et je dis qu'il n'a fait que continuer la tradition de ses anciens, joyeux gaillards et bien disants, ce chevalier aimable, en parlant d'amour à cette jolie femme dont la grâce s'épanouissait dans la triste salle d'hôpital. Soyez tranquilles, celui qui sait le mieux gagner un cœur de femme, ne sera pas le moins courageux devant l'ennemi. L'amour aussi est une école de guerre. Et nous savons tous de grands capitaines qui furent de grands amoureux. Enfin que vouliez-vous qu'il fit ce fier garçon qui revenait à la vie si vite et si complètement? Qu'il la laissât passer peut-être, la belle enfant, sans lever les yeux vers sa fine silhouette et qu'il acceptât d'elle tous les soins menus, toutes les inappréciables délicatesses dont seules sont capables nos femmes françaises, sans lui offrir au moins l'hommage enthousiaste et spontané de son amour. Allons donc! N'était-ce point d'ailleurs la plus belle forme de remerciement qu'il put trouver. Et j'ai beau faire, je ne vois, là, Messieurs les Effarouchés, ni satyres, ni nymphomanes!

*
* *

Mais laissons les barbons et les Cassandre brandir leurs traités de morale germanique, trou-

bler les idylles, clamer leur indignation et installer leur vertu facile à scandaliser. Continuez, jeunes blessés et petites femmes de France à vous aimer en paix. Il faut, soldats mes frères, que lorsque vous retournerez au front, dans les tranchées, au froid, sous la neige, sous la pluie, ou sous le soleil, dans la boue, au milieu de la mitraille affolante et de la boucherie horrible, il faut que vous ayez au moins en tête pour stimuler votre vaillance et soutenir votre espoir le souvenir cher des jolies mains qui pansèrent amoureusement vos premières blessures et des beaux yeux qui adoucirent de leur regard vos souffrances et vos chagrins.

O ! Mesdames de la Croix-Rouge, soyez infirmières, c'est bien ; mais surtout, soyez femmes, c'est mieux !

Merci pour vos soins quotidiens et pour l'accomplissement dévoué de votre lourde tâche de garde-malade, pour vos pansements si appliqués, vos lits blancs, votre linge fleurant bon la lavande, vos petits plats si chers à nos palais déshabitués des gâteries du foyer, vos vins réconfortants, vos tisanes chaudes, vos fêtes si joyeuses ; merci encore pour vos bonnes paroles de maman câline ou de grande sœur protectrice, pour l'aide empressée de votre bras solide lorsque nous fîmes nos premiers pas, pour les lettres que vous nous écrivîtes lorsque

notre main saignait encore, pour les petites commissions que vous nous faisiez avec tant de complaisance, pour les fleurs dont vous décoriez notre chambre chaque matin et pour toutes vos délicatesses et vos attentions ; oui, merci pour tout cela, et aussi pour tant d'autres choses que j'oublie, car hélas ! nous sommes ingrats ; mais surtout, merci pour votre infinie tendresse, pour vos petites mains pressant nos grosses pattes fiévreuses, pour la caresse de vos prunelles claires, pour la douceur de votre parler, pour votre gaieté, votre charme et votre esprit, pour vous tout entières qui avez apporté les Pâques fleuries de votre jeunesse splendide à notre carême d'affection, merci pour ce baiser que vous nous donnâtes un soir, merci pour votre amour.

*
* *

LE FILON DE JOSÉPHIN BIDAUT

*
* *

Chacun sait que pendant la guerre, à coups de lois, de décrets et de circulaires, le personnel des infirmiers du service de santé a subi des saignées et des transformations successives qui en ont progressivement diminué la valeur jusqu'à un minimum indépassable. On enleva d'abord les plus jeunes, ceux de l'active, puis ceux de la réserve, puis les spécialistes, puis les ouvriers, puis certaines classes de territoriaux, puis les non-pistonnés, puis les pistonnés, puis les ecclésiastiques. On en vint à constituer le personnel subalterne des hôpitaux avec des cultivateurs R. A. T., des semi-infirmes et des auxiliaires tellement inintelligents qu'ils étaient inutilisables ailleurs.

Joséphin Bidaut appartenait sans conteste à cette dernière catégorie. Né dans une ferme de Champagne, il était celui qui avec les 99 moutons du dicton populaire forme le troupeau de cent bêtes que vous savez. La Providence pour créer ses

facultés intellectuelles avait dû prendre une parcelle du néant. Et à coup sûr Renan aurait eu en le considérant le sentiment de l'infini. La naïveté et l'épaisseur d'esprit de ce pauvre diable étaient si profondes et si indécrottables que ses camarades lui jouaient les farces les plus extraordinaires. On lui aurait dit que la Tour Eiffel était en sucre candi et qu'elle s'érigeait à Pise qu'il l'aurait cru sans doute. Car il ignorait sûrement Pise, la Tour Eiffel et le sucre candi. Il était prêt d'ailleurs à admettre tout ce qu'on lui disait avec un bel accent de certitude. Dans sa vie militaire, les seules heures qui comptassent étaient celles de la soupe pour manger et celle de l'extinction des feux pour dormir. Tout le reste n'était pour lui que contingences et littérature.

Un soir, dans l'hôpital où il était investi des importantes fonctions de balayeur qui s'attachaient à son titre d'infirmier d'exploitation, l'électricité vint soudain à manquer. Des éclairages de fortune surgirent : lanternes de voitures, bougies fichées dans des pommes de terre, vieilles lampes à pétrole, petites lampes Pigeon, briquets à essence, phares à acétylène. Or, Joséphin se trouvait au bureau des entrées pour un détail de service. L'un des secrétaires en veine de plaisanterie lui dit : « Si les lampes électriques s'éteignent,

c'est parce qu'on a oublié ce matin de pomper l'électricité, parbleu! Il faut s'y mettre si l'on ne veut pas que cela dure. Tiens, toi, Bidaut qui es un bon garçon tu devrais bien nous rendre ce service. Tu n'as qu'à pomper là; les lampes vont se rallumer bientôt. » Ce disant il lui montrait la presse à copier avec ses deux bras, son pas de vis et son plateau pressant le copie-lettres.

Bidaut aimait à rendre service au bureau qui dispensait les permissions. Et sans méfiance, consciencieusement, il prit les poignées de la presse et se mit à les agiter alternativement en avant et en arrière d'un mouvement régulier. Les camarades avaient peine à retenir leur sérieux. Ils allèrent chercher quelques joyeux copains pour voir Bidaut pomper l'électricité. Bidaut voyait bien rire, mais conscient de l'importance de sa mission, il continuait à pomper imperturbablement. La nouvelle se répandait dans l'hôpital comme une traînée de poudre. Des cuisines au second étage, on venait voir le pompier. Le médecin-chef vit aussi et ne songea pas à interrompre la plaisanterie. Dans les couloirs le rire grandissait et gagnait dans les chambres jusqu'aux blessés couchés. Bidaut pompait toujours. Il pompa ainsi cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure, sans hâte, sans fatigue, sans soupçon.

Brusquement la lumière électrique revint et inonda l'hôpital de sa clarté, comme pour couronner les efforts de Joséphin. « Tu vois, lui dit le secrétaire, tu vois, il suffit d'un bras solide pour entretenir l'éclairage de toute cette grande boîte. » Bidaut réfléchit un peu et puis : « C'est épatant... épatant. Dis-donc, tu ne pourrais pas me recommander au médecin-chef. C'est un filon, ça ; un bon filon. Il fait chaud, ici, au bureau ; on n'est pas mal. Je resterais bien pour pomper l'électricité pendant l'hiver. »

Et Joséphin Bidaut convaincu et refusant de croire qu'on lui a joué un tour, attend encore sa nomination de pompier pour l'électricité. Il se propose même de demander à son député après la guerre, s'il ne peut pas lui faire obtenir une place semblable dans le civil car « il n'y a pas à dire, déclare-t-il péremptoire, çà, c'est un filon, un fameux filon ! »

*
* *

L'ENTERREMENT A « LA FONDERIE »

Ce jour-là, encore, l'artillerie ennemie faisait rage. A notre gauche, sur Vauquois, les « gros noirs » tombaient régulièrement toutes les deux minutes. On entendait le sifflement caractéristique suivi d'un court silence impressionnant; puis l'on apercevait l'énorme gerbe de terre et de pierraille projetée en l'air par l'éclatement du projectile; et presqu'en même temps la formidable explosion grondait. A notre droite, une de nos batteries ripostait de ses coups rapides; le 77 boche stridait de son côté. Les éclatements et les départs se répercutaient dans les vallées. Le tintamarre était assourdissant. Le duel se poursuivait sans relâche. La ferme de la Fonderie restait inviolée. Du bâtiment central, l'état-major de la division dirigeait la lutte et dans les granges attenantes nous avions sommairement installé notre ambulance.

*
* *

Au matin, dans le jour naissant de cette brumeuse aurore de septembre, on nous avait amené

tout un lot de blessés recueillis la nuit dans les environs. Parmi eux, je revois encore un jeune artilleur horriblement touché. C'était un grand diable long et lourd, si grand qu'il dépassait le brancard. Un obus avait éclaté près de sa pièce et son corps avait été lacéré d'éclats multiples; ses reins, sa poitrine, ses membres avaient été atteints; à la nuque une plaie béante; sa jambe droite était affreusement broyée, son pied gauche presque sectionné au niveau de la cheville brinqueballait comme un membre de polichinelle. Et au-dessous de lui sur la toile du brancard la tache rouge allait s'élargissant. Il faisait de vains efforts pour respirer; il auhélait comme une forge, ses mains se crispaient à la gorge comme pour retenir la vie prête à fuir. La face était pâle et se couvrait de froides sueurs qui perlaient au front et aux tempes; les ailes du nez se pinçaient; les lèvres devenaient exsangues; par moments les pupilles s'agrandissaient, se fixaient, et dans les orbites les yeux se révulsaient.

L'horrible chose! Dans sa gorge le râle final montait. Mais l'on s'empressait; sous la peau, des solutions stimulantes; sur les vaisseaux quelques pinces; sur les plaies des pansements sommaires... En vain. Bientôt tout fut fini : un ultime soupir et doucement, il était mort sans avoir pu parler. Tout de suite, chez ce splendide garçon, la mort avait

rendu au visage contracté par la souffrance son infinie sérénité et rétabli avec l'imposante régularité des traits la beauté de la jeunesse. Ce n'était pas le premier, hélas ! qui s'en allait devant nous. Mais cette fin nous impressionnait davantage. Nous sentions l'obscur danger qui planait, la mort sournoise qui rôdait pour prendre ainsi les plus solides gars du pays qu'elle donnait à la terre gourmande. Jamais nous n'avions mieux compris l'impuissance de nos soins, la vanité de nos gestes. Et, tout petits, devant la grande force de destruction que distribuait « leur » acier, certains de notre humilité, nous restions navrés et sans courage en songeant à l'inéluctable puissance du Destin.

Pourtant, il fallait enterrer le mort. Un écart à gauche, et d'une minute à l'autre la mitraille pouvait pleuvoir sur nous. Alors une équipe de fossoyeurs improvisés s'en fut tout près de là, dans le pré voisin, creuser la tombe entre la rivière susurrante et le chemin bordé de ronces. Et sous le déluge de fer qui s'abattait à l'entour ce fut sans mot dire la creusée rapide du grand trou : les coups de pioche succédaient aux coups de pioche ; les pelletées de terre s'amoncelaient en un talus sur les bords de la fosse ; et la triste besogne s'acheva. La pluie s'était mise à tomber, fine, énervante, alourdissant les vêtements, masquant

les bois voisins comme d'un imperceptible voile. Alors dans le brouillard, notre cortège se mit en marche. Quatre porteurs avaient soulevé le brancard funèbre et suivaient notre aumonier entouré de quelques prêtres-soldats. L'un deux portait une modeste croix de bois blanc où l'on avait gravé au fer rouge le nom et le régiment du mort. Derrière nous venions tous, profondément émus et recueillis.

*
* *

Je pensais aux enterrements civils qui passent au milieu du bruit de la rue : je revoyais après le court défilé des proches et le groupe sévère des amis qui regrettent celui qu'on emmène, je revoyais la longue théorie des indifférents venus là par snobisme, par devoir, par intérêt, par courtoisie — quelle courtoisie! — Déambulant derrière le corbillard, ils vont colportant les potins et traitant leurs affaires.... Là, dans ce coin perdu de l'Argonne, sous ce ciel gris, dans ce brouillard déprimant et pénétrant, nous restions naturellement tristes et graves. La mort était trop voisine et les circonstances trop tragiques pour que les plus insouciants même ne se sentîssent pas étreints par une angoisse infinie. Qui sait ce que ce jeune homme lais-

sait? A sa main gauche, je voyais briller un anneau d'or.

Il y avait donc quelque part, très loin sans doute dans le nord, ou dans l'ouest, d'où nous viennent ces grands gars, une jeune femme mortellement inquiète qui, les larmes aux yeux et la poitrine oppressée, guettait la venue du facteur. A ses jupes se pendent trois marmots tout interdits de voir pleurer leur mère et qui, malgré leur jeune âge, sentent confusément qu'il se passe quelque chose de terrible. Pauvre petite femme! Tu ne recevras plus de ces lettres chaudes et tendres qui étaient ton espoir, ta consolation et ta sauvegarde. Tu seras privée désormais de ces nouvelles si chères et si impatiemment attendues. Chaque jour tu verras comme avant venir le facteur à l'entrée du village; mais il passera indifférent et pressé le seuil de ta demeure sans joie. Tu vivras comme cela, horriblement angoissée, des jours et des jours, sans savoir, te raccrochant à l'espoir que ton aimé 'est peut-être seulement prisonnier. Et tu seras jalouse des autres qui reçoivent encore des lettres; à force d'espérer, tu désespéreras; et tes larmes seront plus amères et plus fréquentes. Déjà, malgré toi, tu penserasà celles qui sont veuves et tu les regarderas presque comme des sœurs. Puis, un matin à jamais maudit tu recevras l'abominable

certitude. Le maire, pauvre vieil homme tremblant et embarrassé te donnera la dépêche sinistre. Il y aura une veuve et trois orphelins de plus en France.

C'est la guerre! la sale guerre! Parbleu, oui! c'est la guerre impie et cent fois cruelle! Mais aussi, petite femme française, c'est la guerre glorieuse et libératrice! Celui que tu pleureras et que nous enterrons pieusement comme tu l'aurais fait toi-même, a moissonné de la gloire pour notre France par son sacrifice sublime, plus qu'il eut moissonné de gerbes en toute sa vie d'obscur cultivateur. Il a sauvé avec ton foyer et les trois espoirs qu'il abrite des milliers et des milliers d'autres foyers français du danger allemand, de l'emprise exécrée, de l'esclavage irrémédiable et définitif... La liberté! L'honneur!... Petite Française; quelle splendide, quelle incomparable récolte!...

*
* *

Tandis que je rêvais ainsi, nous étions arrivés au bord de la fosse et nous l'entourions le képi à la main. Le prêtre achevait les prières et donnait l'absoute; les infirmiers disposaient dans la tombe quelques feuillages verts arrachés aux arbustes du chemin pour faire le lit suprême; puis

ils avaient pris le brancard et l'avaient descendu dans le linceul de branchages. Et maintenant, nous jetions du geste traditionnel un peu d'eau bénite sur le corps mutilé qui gisait au fond de ce trou humide. La pluie fine ne cessait pas... Nous revînmes par groupes épars et songeurs vers la ferme tandis que la terre descendait lourdement sur le mort.

Et, malgré moi, cette pensée égoïste me revenait, obsédante : demain, peut-être, ce sera mon tour. Dans quelque champ meusien, sur la lisière d'un bois isolé, au bord d'un talus, au bas d'un chemin creux, tout près d'un petit village d'Argonne, une vingtaine de camarades émus porteront en terre ma dépouille sanglante. Et cette fois, ce sera elle, là-bas, qui attendra fiévreusement des nouvelles qui ne viendront plus, et, cachant ses yeux rougis sous le voile noir des veuves, pleurera notre bonheur perdu... pour qu'au moins la France vive encore.

UNE ALERTE DANS LA NUIT

*
* *

L'ambulance cantonnait à C... C'est un petit hameau de l'Argonne, enfoui dans la forêt, pas très loin des Islettes si jolies en été et célèbres depuis Louis le seizième. C... comprenait trois maisons, toutes trois flanquées selon la coutume meusienne d'une vaste grange et d'un inévitable tas de fumier défendant les abords de la porte.

Le hameau était presque désert. Des maisons, une seule restait habitée par deux femmes, l'une âgée, l'autre jeune avec trois mioches sales et pleurnicheurs. Celle-ci paraissait intelligente ; elle avait dû être assez jolie mais une maternité proche du terme la déformait.

Elle n'avait pas voulu fuir; et elle nous expliqua qu'elle comptait sur son état de grossesse avancée pour apitoyer les Allemands s'ils venaient jusque là. Précisément, nous reculions devant l'armée du Kronprinz et nous n'osâmes donner aux pauvres femmes que de très vagues encouragements.

En prévision d'une surprise toujours possible, au milieu de ces bois mystérieux, des sentinelles avaient été placées aux limites du pré qui entourait la maison, sur la lisière de la forêt. Et à tout hasard, nous avions armé nos revolvers. De bonne heure les hommes s'étaient couchés dans la paille de la grange. Et nous nous étions étendus sur des matelas dans les deux pièces du rez-de-chaussée. Nos hôtesses assez émues par la proximité de l'ennemi étaient montées au premier étage dans une petite chambre qu'elles s'étaient réservée. Et bientôt dans le silence de la nuit noire tout le monde dormit...

Soudain, je me réveillai. Il m'avait semblé entendre des gémissements étouffés... Je prêtai l'oreille... Mais, plus rien... Je crus avoir rêvé. Un peu après, nettement alors, je perçus des gémissements réguliers, comme si quelque blessé se fût plaint dans une pièce voisine : Nous en avions quatre ou cinq parmi nos hommes dans la grange. Je supposai que l'un d'eux souffrait et que le bruit de ses plaintes m'arrivait atténué à travers les cloisons. Pourtant, la voix était bien jeune, bien fraîche, féminine même. Puis comme elle se taisait je n'y fis plus attention, et, la fatigue aidant, je m'endormis de nouveau.

Tout à coup, des cris déchirants, tout proches,

aigus, des cris de souffrance atroce et d'angoisse nous réveillèrent complètement et nous nous trouvâmes tous debout. Mon excellent camarade et voisin de matelas, le lieutenant Carval bondissait à la porte, en caleçon, le revolver tendu, et criant : « Les Boches ! Les Boches ! Ils égorgent les sentinelles ! »

En vérité, je ne croyais guère à la présence des Allemands. Il devait y avoir autre chose. Et, tandis que les autres s'armaient, je montai en hâte l'escalier pour interroger et rassurer nos hôtesses. La porte de la chambre était ouverte, la lampe allumée et le spectacle aperçu me donna de suite la clef du mystère. Étendue sur son lit et se tordant dans les douleurs suprêmes de l'enfantement, la jeune femme accouchait. Le lent travail de gésine lui avait arraché les quelques gémissements que j'avais entendus et qu'elle contenait d'ailleurs avec une délicatesse et un courage inouïs pour ne pas interrompre notre sommeil. Mais, pendant que la vieille était sortie pour aller chercher la sage-femme, la pauvre petite femme n'avait pu résister plus longtemps et ces cris annonçaient tout simplement la venue d'un petit citoyen. J'étais arrivé juste à temps pour le recevoir. Et maintenant aux cris de la mère succédaient ceux de l'enfant qui hurlait de toutes ses forces...

A ce moment, Carval rentrait de son expédition, bredouille et furieux, le caleçon tombant et toujours le revolver au poing, hautement grotesque. Et de la rampe de l'escalier, au milieu des rires des camarades, j'achevai sa déconvenue en lui disant : « Ce ne sont pas les Boches, mon vieux; c'est un petit Français qui vient de naître!... Pose ton revolver; remonte ton caleçon et apporte-moi ma trousse... Tu seras tout de même cité à l'ordre du jour de l'armée! »

Et tandis que le soleil se levait avec de tendres lueurs rosées derrière l'Argonne profonde, je terminai la première toilette d'un jeune conscrit de la classe 1934. Et je pensais qu'au moins celui-là connaîtrait peut-être une existence pacifique et que nos efforts ne seraient point vains s'il pouvait dans l'avenir ensemencer ses champs et parcourir ses bois à jamais libérés...

*
* *

TYPES MEUSIENS

Les vieux de G...

Comme il y a fagots et fagots, il y a Meusiens et Meusiens. Les exemples qui suivent illustreront cet aphorisme.

Nous cantonnions à G... au sud de Verdun. C'est un petit village assez pittoresquement accroché au flanc d'un coteau qui domine la Meuse et le canal de l'Est. Les rues y sont abruptes, rocailleuses; devant les maisons, les tas de fumiers s'étalent et le purin dégouline en ruisseaux noirâtres jusqu'au fossé de la route de Saint-Mihiel qui longe le canal. En haut du pays, la petite église dresse son clocher modeste. A l'intérieur les murs portent de curieuses peintures à fresco représentant les Evangélistes; sur le maître-autel on remarque de jolis bas-reliefs attribués à Ligier-Richier et décelant en effet sa manière; la grille du cœur est simple et pourtant d'un dessin très élégant. Et c'était une agréable surprise de trouver ces vestiges de notre

sentiment artistique jusque dans cette pauvre petite église de campagne.

Nous étions logés chez deux vieux qui nous avaient accueillis sans enthousiasme. L'homme, gras, rougeaud et court avait un sourire continuel, agaçant de stupidité hypocrite et dans ses yeux inintelligents se lisait un absolu contentement de soi-même. Il ne faisait rien qui ne lui fut indiqué par sa femme et ne causait guère que par monosyllabes. La femme avait l'air méfiant et sournois; gélatineuse, large, molle, elle condescendait à mal faire notre cuisine, en ronchonnant : « Ah! je suis ben vieille, là, disait-elle avec cet intraduisible accent meusien, pour faire un pareil travail, neum; il y a longtemps, ben, là, que je n'en ai pas fait autant. » Nous nous excusions très humblement de lui donner tant de peine; nous épluchions nos légumes, nous dépouillions les maigres lapins qu'elle nous vendait à regret des prix exorbitants, nous saignions les poulets étiques qu'elle nous laissait à six francs la pièce; et nous allions à la cave chercher les bouteilles de vin ordinaire qu'elle nous abandonnait généreusement au prix de deux francs chacune.

Nous n'osions pas même élever la plus timide protestation contre cette exploitation éhontée. Nous allumions le feu, nous mettions la table, nous

lavions la vaisselle. Elle n'en continuait pas moins ses jérémiades : « Les Français se conduisaient bien mal... des soldats lui avaient pris des choux et des salades dans son jardin,... elle en avait trouvé un grimpé dans un prunier,... un autre lui volait du bois. » Et comme nous protestions et invoquions par comparaison les pillages, les déprédations et les cruautés des Allemands : « Oh! ben là, ils ne sont pas si méchants que çà, disait-elle; en 70, là, ils m'ont ben soigné mes pauvres jambes; un de leurs majors est ben venu me voir, neum; ils m'ont donné des médicaments. Ils ont été ben gentils, ma fi. Qu'est-ce que vous allez faire à vous battre contre eux? Ils sont ben forts, allez et pis malins, là! » Nous étions indignés. L'un de nous risqua cette question : « Qui aimez-vous donc le mieux? Les Français ou les Allemands? » Alors, avec un indéfinissable regard où perçait tout son mépris du pantalon rouge, elle nous répondit en éludant la question : « Tout de même là! » et elle s'en fut sans plus préciser, donner du grain à ses poules.

Nous sortîmes tous, et ce jour-là, nous préférâmes manger sur le pouce un peu de « singe » au bord du canal, que rester une minute de plus dans cette maison impie. Et Carval disait amèrement en grignotant un morceau de « boule » desséchée :

« Les voilà les patriotiques populations de la frontière qui reçoivent les soldats à bras ouverts! Et dire que c'est aussi pour ces gens-là que nous allons nous faire casser la gueule! »

*
* *

Les bons.

B... n'est pas loin de G...

Quels bon vieux nous reçurent dans ce tout petit pays où cantonnaient un régiment et deux ambulances!

A l'ouest du village, nous avions trouvé place dans une grande ferme. Pour nous, la plus grande chambre, pour nous la belle table pliante à rallonges, pour nous les chaises neuves, pour nous les beaux couverts argentés, le service de porcelaine blanche, les verres fins, les serviettes bien repassées, pour nous la dernière motte de beurre, les tranches de savoureux jambon de Lorraine, les œufs du poulailler, les légumes du jardin et les quelques bonnes bouteilles qui restaient en cave: il n'y avait rien de trop beau, rien de trop bon. « Ah! mes braves messieurs, nous disait l'excellente

mme, moi aussi, j'ai deux fils à la guerre (elle ous disait cela comme si nous avions eu chacun eux fils au front); je voudrais qu'on les reçoive artout comme je vous reçois, de bon cœur. » Et e fait, elle nous recevait maternellement, gourmanait ses deux grandes filles lymphatiques qui nous ervaient sans empressement et secouait la torpeur e son falot de mari qui vieux, chétif, courbé et atatiné, trottait dans la maison sans utilité et sans ruit. Et pourtant la pauvre vieille souffrait, phyiquement d'une de ces misères du sexe fréquentes hez les femmes âgées et moralement de rester ans nouvelles de ses fils partis dès le premier our dans les chasseurs.

Pendant notre séjour, elle eut cette joie de receoir une lettre des absents. Toute la famille se roupait autour d'elle et ne perdait pas un mot du énible et hâtif grimoire. L'on me demanda mille étails sur les lieux qu'ils occupaient, sur les oupes de la région, sur nos chances, de victoire, ur les dangers qu'ils couraient surtout. Je les rasurai de mon mieux. Tous reprirent leur tâche car temps pressait : le bétail réclamait des soins sidus; les blés n'étaient pas encore rentrés; il falit chaque jour traire les vaches, faire le beurre, occuper de la volaille, des lapins, entretenir potager, cueillir les fruits, préparer le mar-

ché, et accomplir les mille besognes de la ferme.

La joie fut courte chez eux. Ils eurent tout de suite une grande peine ; et nous en fûmes la cause. Ce matin-là, l'ordre de ravitaillement portait : « exploitation des ressources locales ». Alors l'officier d'approvisionnement réquisitionna chez nos hôtes un taureau et une vache. Il faut bien que le soldat mange en campagne. Quelqu'un a dit avec raison qu'on ne fait pas de bonne guerre sans bonne nourriture. Le bétail était beau chez ces pauvres gens. Le lieutenant d'approvisionnement était expéditif et dépourvu de sentiment ; il avait choisi dans l'étable ce qu'il y avait de mieux, froidement ; d'ailleurs, sans discuter, il avait payé un bon prix.

Mais indifférents à ce viatique, les vieux et leurs deux grandes blondasses de filles regardaient parti à la longe la vache et le taureau, marchant de c pas rétif des bêtes qui sentent l'abattoir. Le tau reau mugissait en tournant la tête vers l'étable et la vache, de ses grands yeux profonds et dou semblait nous supplier. La bonne femme pleura presque : « Ah ! me disait-elle, si vous savie comme j'ai de la peine à voir tuer ces bêtes-l Tenez, ce taureau il n'y a pas son pareil à vin lieues à la ronde. On venait de loin pour les sa lies, allez monsieur. Et la vache ! C'était la meilleu

laitière que nous ayions. Nous ne pourrons presque plus faire de beurre, maintenant. Jamais nous n'avions voulu vendre ces animaux-là. Je l'ai bien dit au lieutenant. Il n'a pas voulu m'écouter ».

Puis, elle ne récriminait pas davantage. Et cependant, ces bêtes c'était quelque chose de la maison qui s'en allait. Depuis le temps qu'elles étaient là, dans l'étable, les fermiers s'y étaient attachés comme les âmes simples s'attachent aux choses familières. Et c'était une richesse, cette vache si bonne laitière, ce taureau si bon reproducteur. Pis que cela, c'était une manière de gloire puisqu'ils étaient uniques dans la région. Et voici que tout était perdu en une matinée par le caprice d'un petit lieutenant tout frais émoulu des Ecoles...

On entraînait les deux bêtes dans le pré voisin ; on leur posait le masque ; et la fléchette qui devait perforer le crâne était soigneusement ajustée.

Alors comme le tueur levait sa massue pour la vilaine besogne, les deux bons vieux rentrèrent dans la maison pour ne pas voir, pour ne pas entendre ; et, tristement, ils considéraient le bon de réquisition qui payait seul leur premier sacrifice de paysan français.

La vieille fille.

Elle était grande, sèche, étroite de hanches et plate de poitrine. Sa figure n'avait point d'âge. On lui aurait donné aussi bien quarante ans que soixante. Avec cela, elle avait l'air candide, naïf, confiant, des yeux très doux et très bons. Elle nous regardait craintivement comme un chien battu, causait très peu, et nous répondait en rougissant comme une jeune fille très pudique. D'ailleurs elle évitait toujours de se trouver seule avec nous.

Dès notre arrivée, avec discrétion et désintéressement, elle nous avait abandonné sa demeure : une chambre et une cuisine qui avaient dû être propres et coquettes mais que les Allemands avaient souillées, à leur passage. Sur la porte était encore écrit à la craie le nom du locataire : « Hauptmann Schumacher ». Le « Hauptmann Schumacher » avait dû s'instruire à bonne école : le pillage était complet. Aux pieds de l'armoire à glace gisait en monceaux un déballage indescriptible sorti des tiroirs et des placards. Ils avaient fait main basse sans doute sur tout ce qui leur plaisait et jeté le reste, pêle-mêle, au fur et à mesure de leur inventaire. Ils avaient poussé leur

raffinement de malfaisance jusqu'à déchirer le linge et les robes en morceaux et en lanières inutilisables. Dans cette débâcle, la vieille fille avait pu retrouver quelques photos d'êtres chers et miracle! une pendule qu'elle avait replacée sur la cheminée. Sur les photos on voyait un officier en un uniforme chamarré, une femme encore jeune, jolie et fine, aux traits délicats, à la physionomie distinguée, puis une villa blanche entourée de palmiers empanachés : les anciens maîtres et leur maison probablement. La figure craintive de la vieille fille, son allure de passivité, de soumission, cette propreté minutieuse qu'on devinait sur elle et autour d'elle révélaient l'ancienne domestique. Elle appartenait selon toute vraisemblance à cette génération éteinte des domestiques de famille capables de tous les dévouements et de tous les sacrifices. Elle avait fait quelques économies ou même avait hérité de ses patrons; et elle était venue finir ses jours au pays natal. Ainsi je reconstituais son existence monotone et limpide.

Mais elle avait compté sans la guerre qui était venue troubler sa quiétude. A ce moment, à son insu peut-être, du tréfonds de son âme aimante et bonne, sa vieille habitude de dévouement lui était revenue. C'est ainsi qu'elle avait trouvé tout naturel de nous laisser la libre disposition de son chez soi

et d'aller demander l'hospitalité à des voisins. Confiante et indulgente, elle nous regardait sans humeur achever de salir et de désorganiser ses chambres. Elle semblait même heureuse de notre gaieté et de notre insouciance. Et nous ne fîmes pas que passer. Nous restâmes ses hôtes pendant plus d'un mois.

Tout ce temps, cette brave femme nous toléra chez elle. Sa provision de bois et de charbon disparut; sa vaisselle y gagna quelques brèches de plus, ses meubles quelques taches et ses murs quelques éraflures; nous couvrîmes de la boue des routes son beau plancher ciré et son carreau rougi; nous laissâmes son puits sans eau, sa grange sans paille et sa cave sans vin.

Et après tout cela, quand le dernier jour nous lui exprimions notre reconnaissance et voulions lui faire accepter quelque argent, elle nous dit en refusant avec son air timide et doux : « Ce n'est rien, je vous donnerais de bon cœur le peu qui me reste, allez. Mais, surtout, ne « les » laissez pas revenir, n'est-ce-pas! » Et comme nous tournions au coin de la rue, nous la vîmes sur le seuil de sa porte nous saluant de la main avec des larmes aux yeux, la chère femme, la bonne Lorraine.

*
* *

Mathilde.

Au moins celle-là était patriote. Mathilde avait un patriotisme spécial, bien à elle. Simplement, elle était patriote en ce sens qu'elle adorait les soldats. C'est déjà quelque chose. Tout le monde ne peut pas disséquer son cœur comme M. Bourget ou analyser ses sentiments comme M. Barrès. Et l'on ne peut décemment pas demander à une petite fille de la Meuse d'être compliquée comme un Académicien.

Mathilde était patriote comme elle pouvait. Ah! elle aimait vraiment le pantalon rouge. Voilà tout. Je dois dire à la vérité que son amitié était aussi directement proportionnelle à l'importance du galon. Elle connaissait les grades comme un excellent élève-caporal et savait même distinguer un colonel d'un lieutenant-colonel ce qui constitue comme chacun sait l'écueil suprême.

Mathilde avait dix-huit ans et était blonde comme Eve. Oh! ses cheveux n'étaient point souples, aérés, neigeux; le soleil n'y mettait pas des reflets d'or comme dans les romans. Ils étaient un peu raides et de ce blond pâle particulier aux filles des campagnes au nord de la Loire. C'est tout. Mais elle était coquette et ne se coiffait pas sans art. Ses

yeux étaient gris, d'un gris un peu bleu très banal, très ordinaire; mais ils étaient intelligents et pleins de malice. Sa bouche était plutôt grande; mais elle souriait volontiers en montrant des dents blanches, saines et bien plantées. Son teint n'était point fait de lys et de roses. Seulement, elle était jeune, fraîche et pleine de santé. Pas grande, elle était harmonieusement proportionnée. Si elle jugeait superflu le port d'un corset c'est je crois parce que la nature lui avait un peu parcimonieusement mesuré sa part de gorge. Et si ses hanches étaient assez larges Mathilde avait une poitrine modeste comme elle-même.

Enfin comme cela Mathilde était agréable et ne l'ignorait pas. Elle se le laissait dire d'ailleurs. Et les compliments d'un gradé ne la laissaient pas insensible. Dans la maison que peuplaient encore sa mère, vieille, édentée, abrutie, de morale facile et sa sœur brune, laide, bête et morose, elle était le sourire et la gaieté. Elle détestait les Boches. Et cela plus encore que sa grâce et son charme lui conciliait parmi nous toutes les sympathies.

Or, le lieutenant Carval et moi nous avions été désignés pour loger chez Mathilde. Mon camarade était spirituel et beau garçon; et il avait deux galons. La jeune fille ne pouvait guère lui résister longtemps. Nous étions arrivés à huit heures du matin.

Il fut clair que dès midi Mathilde était conquise. Elle succomba, si j'ose dire, après une défense honorable bien qu'un peu courte. Mais en l'espèce, l'assiégeant était si fort et la place si faible que je n'en eus point de surprise.

Je n'en eus pas davantage de passer ma nuit seul dans la chambre, tandis que dans une pièce voisine Carval soutenait avec vaillance, la haute réputation de galanterie de l'armée française.

J'aime à croire que la lutte fut chaude et que les assauts furent nombreux, car lorsque mon brave camarade me revint, au matin, il tomba dans un sommeil aussi profond que réparateur et ses traits portaient les traces d'une fatigue aussi indéniable que glorieuse.

Lorsque je revis Mathilde, tard dans la matinée, le cerne de ses yeux me parut ingénuement évocateur. Et je ne pus me retenir de risquer quelques discrètes allusions à sa nuit amoureuse dont j'étais seul à connaître le secret. Alors elle me dit en souriant de toutes ses dents blanches : « Que voulez-vous, docteur, chacun sert son pays à sa façon! Mais je ne le servirai pas avec vous! »

TABLE DES MATIÈRES

SORTI DES PRESSES
DE LA MAISON FIGUIÈRE
LE 8 SEPTEMBRE 1917